



LA PAPAUTE AU MOYEN-AGE

I. - HISTOIRE DE GREGOIRE VII,

PAR J. VOIGT.

II. - HISTOIRE DU PAPE INNOCENT III,

PAR F. HURTER [\[1\]](#)

N° I.

Leibnitz, dans la préface de son *Codex diplomaticus*, établit qu'au moyen-âge le pape et l'empereur étaient les deux chefs de la république chrétienne. Il y eut, en effet, après la dictature de Charlemagne et le travail des races au IXe et au Xe siècle, un grand développement dans l'histoire humaine ; c'était la formation morale de l'Europe elle-même qui se sentait individuelle, solidaire et chrétienne. Une société nouvelle, contraste notable avec le passé connu du genre humain, s'organisait sous la forme de cette république à deux têtes dont parle Leibnitz.

Ce fait immense suffit à défrayer trois siècles qui constituent, à proprement parler, le grand moyen-âge ; car avant le XIe cette république chrétienne n'existe pas, et après le XIIIe elle tombe. Il y a donc une trilogie naturelle et majestueuse qui se présente dans les annales modernes, nous voulons dire le XIe, le XIIe et le XIIIe siècle. Cette période est une, progressive, complète : elle a sa raison comme un système, son dénouement comme une tragédie ;

elle satisfait la foi du *croyant*, l'imagination de l'artiste, l'intelligence du penseur ; elle est la manifestation historique du christianisme, son exaltation, sa gloire ; elle est pour le catholicisme ce que furent pour le polythéisme grec les années qui s'écoulèrent depuis Solon jusqu'à Périclès.

Nous croyons n'avoir besoin d'aucun effort pour être juste envers le moyen-âge, et nous en parlerons sans engouement comme sans mépris. Nous ne sommes pas de ceux qui font des prospérités du catholicisme et de la papauté l'apogée du bonheur et de la vérité dont puissent jouir les hommes : nous pensons au contraire que la chute de la théocratie romaine, dans sa prétention à la suprématie politique, a été la condition nécessaire des progrès ultérieurs de l'Europe ; mais comme avant la décadence a brillé une gloire utile au monde, il est juste de s'en rendre compte, et d'en reconnaître la raison et la valeur. Les luttes du sacerdoce et de l'empire n'affectent pas plus les intérêts présents que les discordes du patriciat antique et de la démocratie romaine. Les cinq siècles qui nous séparent de cette grande querelle ont si bien transformé l'Europe, que nous pouvons parler des affaires des papes et des impériaux avec un désintéressement plus facile encore en France qu'en Allemagne. Notre clergé gallican, nos parlemens et nos rois nous ont préservés des violences sacerdotales qui ont désespéré les princes des maisons salique et de Souabe, et comme presque toujours la France a su se défendre avec bonheur des empiétemens de la papauté, il se trouve que nos traditions historiques ne nous ont légué ni ressentimens contre elle, ni enthousiasme suranné pour ce qui lui reste de prétentions et de regrets. En Allemagne, il y a encore des publicistes qui se passionnent pour la cause de l'église, ou pour le parti des Hohenstaufen, et qui enveniment les dissensions contemporaines avec l'âcreté de leurs souvenirs. A lire certains endroits de l'*Athanasius* de Goerres, ne dirait-on pas un contemporain d'Alexandre III, et n'est-il pas sensible que la mystique éloquence du professeur de Munich veut renouer la chaîne des temps avec les colères du XIIe siècle ? Ici nous sommes à l'abri de semblables réminiscences ; pour les débats, les partis, les excès, les qualités, les mérites, et les grandeurs de ces anciens jours, nous ne pouvons avoir que cette curiosité impartiale de l'esprit qui double le plaisir du spectacle parce qu'il en augmente l'intelligence.

Trois cents ans après la prédication de l'Évangile, Constantin imposait le christianisme à l'empire romain ; dans les dernières années du Ve siècle, le

chef des Francs, Clovis, embrassait la foi nouvelle ; à la fin du VIIe, l'évêque de Rome, célèbre sous le nom de Grégoire-le-Grand, commençait à fonder l'autorité morale de la papauté. Ces trois faits sont les véritables fondemens du sacerdoce et de l'empire au moyen-âge ; mais que d'années et de conditions furent nécessaires entre ces premiers principes et le complet développement de leurs conséquences ! Sans doute il était naturel que le christianisme, idée générale qui primait par son universalité l'esprit polythéiste, enfantât dans l'ordre religieux et dans l'ordre politique un pouvoir général ; mais ce mouvement nécessaire ne venait pas moins se heurter contre des obstacles multiples et puissans. Sur les ruines du monde antique tout était dispersé, languissant, immobile. La vie était dans les âmes des chrétiens nouveaux, mais non plus dans les formes sociales : les mœurs et les institutions des vainqueurs et des vaincus mettaient à côté l'une de l'autre leur corruption et leur barbarie ; accouplement stérile, si des mouvemens extérieurs ne venaient faire pénétrer le ferment de la vie. Les cités étaient administrées par leurs *défenseurs* ^[2] Les évêques gaulois et francs gouvernaient leurs troupeaux ; les tributs et cohortes des vainqueurs gardaient leurs coutumes et leurs mœurs ; mais il n'y avait là ni pensée, ni pouvoir général. Comment interviendra parmi ces éléments l'animation supérieure qui doit les transformer et les unir ?

La France et l'Allemagne ne sont arrivées qu'à travers le sang et la douleur à la vie moderne. Elles eurent d'abord à subir les duretés de la domination romaine. Paul Orose compare la Gaule épuisée et domptée par César à un malade pâle et décharné que défigure une fièvre brûlante, et l'éloquence de Tacite a sauvé de l'oubli les combats rendus par le patriotisme germanique. Quand les Romains eux-mêmes furent tombés, les Germains se divisèrent entre eux sur le sol de leurs conquêtes. Le territoire des vaincus se partagea en Austrasie, Neustrie, Bourgogne et Aquitaine ; les Francs habitaient les deux premières parties et ils appelaient Romains les peuples des deux autres. L'Austrasie avait Metz pour capitale, et la Neustrie Soissons. En Neustrie, les petits propriétaires, *arimani*, hommes libres, étaient puissans et composaient la majorité des assemblées nationales ; en Austrasie régnait une aristocratie militaire assez forte pour braver l'autorité royale, et cette lutte entre les leudes et les rois devint bientôt une lutte entre la Neustrie et l'Austrasie, entre les deux esprits qui divisaient les deux tribus des Francs.

A Metz, on était resté Germain ; à Soissons, on avait dégénéré ; en Austrasie, on voulait la guerre et de nouvelles conquêtes ; en Neustrie, on ne désirait que la paix et les plaisirs. Entre la mollesse et l'énergie la victoire ne pouvait être douteuse. Il se forma dans l'Austrasie une sorte de république aristocratique qu'un homme parvint bientôt à conduire, Pepin d'Héristall. Il sut grouper autour de lui des Saxons, des Frisons, des Cattes et des Thuringiens, c'est-à-dire qu'il eut sous la main toute la force germanique. A Testry, il triompha des Neustriens, et, sans prendre le titre de roi, il put gouverner avec une égale autorité l'Austrasie et la Neustrie. Celui de ses fils qu'il aimait le moins se trouve un héros et continue son œuvre : il assure la domination de l'esprit allemand ; au commencement du VIII^e siècle, les Francs orientaux sont formidables et les Sarrasins peuvent venir.

Quand la hache d'armes de Charles dit *Martel* eut brisé l'étendard du croissant dans les plaines de Poitiers, les affaires de l'Europe chrétienne prirent de la grandeur et de la généralité. Le Franc avait abattu l'Arabe, et cette victoire donnait à l'Occident conscience de lui-même. Dans l'intérieur des tribus franques, le commandement ne pouvait plus échapper aux hommes de l'Austrasie, et parmi les Austrasiens, à une famille qui comptait déjà deux héros, d'autant plus que le même sang en produisit d'autres. La Grèce avait fini par Alexandre, Rome républicaine, par César ; Dieu voulut que l'Europe moderne commençât par Charlemagne.

Le père de cet homme, qui était fils de Charles Martel, se fatigua de gouverner l'Austrasie et la Neustrie sous le nom de maire du palais, et il se prit à penser que, puisqu'il avait les vertus d'un roi, il devait en avoir le titre. Le temps lui semblait venu de faire échanger à Childéric III le trône contre le cloître. « Il envoya Burchard, évêque de Wurtzbourg, et le prêtre Fulrad, à Rome, au pape Zacharie, pour consulter le pontife au sujet des rois qui existaient alors dans la *Francia*, qui avaient le nom, mais point la puissance. Par leur entremise, le pontife répondit qu'il valait mieux que celui-là fût roi, en qui résidait la réalité de la puissance, et de son autorité il décida que Pépin devait être constitué roi ^[3]. » L'année suivante, pour achever de transcrire le récit de l'annaliste Éginhard, Pépin, en vertu de la sanction du pontife romain, fut proclamé roi des Francs. Boniface, archevêque et martyr de bienheureuse mémoire, lui conféra cette dignité par l'onction sainte. Pépin fut élevé sur le trône royal, suivant l'usage des Francs, dans la ville de Soissons ;

quant à Childéric, qui portait à tort le nom de roi, on lui coupa la chevelure et on l'enferma dans un monastère ^[4]. » Cela se passait deux siècles et demi après la victoire de Clovis dans les plaines de Soissons.

Quelle est donc cette puissance morale que le chef d'un grand peuple consulte sur la convenance d'une usurpation, et de laquelle il veut, pour ainsi dire, emprunter le droit, quand il a le fait dans sa main ? Pendant le cours du VIIe siècle, qu'avait inauguré dans Rome l'épiscopat de Grégoire Ier, à la fois écrivain et administrateur, chrétien enthousiaste et homme d'état, ses successeurs acquirent une autorité d'autant plus forte qu'ils ne la définissaient pas eux-mêmes, et qu'elle était invoquée par les docteurs et les églises sans qu'ils eussent besoin de l'imposer les premiers. Voilà pour le dehors. Dans la ville même, un esprit d'indépendance italienne et catholique, que provoquaient les folles réactions de Constantinople contre les images et les excès des Lombards ariens, concourait à établir l'autorité de l'évêque comme chef d'une sorte de république. Un état romain tendait à se former sous la protection du Christ, *corpus Christo dilectum*, et sous le gouvernement du pape, qu'on disait préposé par Dieu même, à *Deo decretus dominus noster*. Il y avait donc là des élémens moraux et politiques qui attendaient la fécondation du temps et des occasions heureuses.

Au VIIIe siècle, l'Occident avait deux forces, Rome et les Francs, la religion des Grégoire, l'épée des Carlovingiens, et l'alliance de ces deux forces devait être la source d'une complète puissance. Non-seulement les faits nécessaires arrivent toujours, mais souvent ils se produisent par des incidens dont la physionomie est singulièrement ironique. Qui pousse le pape à s'aboucher avec les Francs ? L'empereur de Constantinople, qui, du même coup, abdique le protectorat de l'Italie et reconnaît une force politique supérieure à la sienne. Le successeur de Zacharie, deux ans après la consultation pontificale qui conférait à l'Austrasien le droit et la légitimité, passe les Alpes, et se prosterne devant Pépin, qui, par un juste retour, lui tend la main, promet de traverser les monts pour son service, se fait sacrer par lui une seconde fois, tient son serment, lui donne vingt-deux villes et l'établit prince temporel. Noble échange ! Ces deux hommes se prêtent l'un à l'autre ce dont ils ont besoin : l'un emprunte de la force et se confirme par des ressources positives dans sa spiritualité ; l'autre, sous le casque et la cuirasse, reçoit le sacre de la religion, l'investiture sociale, et il résulte de ce grand contrat que le pape est

puissant et le roi légitime.

Dans Charlemagne il y a deux parts à faire, celle de l'Allemand, du Franc indomptable et passionné, pour qui la guerre contre le Saxon est un plaisir dont il ne peut se rassasier, qu'une attraction irrésistible appelle au-delà du Rhin, qui ne se plaît que sur les rives de ce fleuve ou sur celles du Danube, qui a besoin de faire des chrétiens de par le fer et le sang, et de courber les peuples du Nord devant la croix de Clovis ; puis celle de l'homme qui appartient aussi au reste de l'Europe, qui se doit non-seulement au Nord, mais au Midi, non-seulement à la Saxe, mais à l'Espagne, non-seulement aux Avars de la Raab, mais à l'Italie, que la main de Dieu rappelle au centre, à Rome, pour le rattacher au passé du monde et le sacrer empereur romain. Suivons les actions de Charles : nous le verrons sur les bords du Rhin, du Danube, de l'Elbe, du Weser, parce qu'il s'y est porté de son propre mouvement ; il y propage le christianisme par l'épée, c'est-à-dire à la manière de Mahomet, et la cause de l'Évangile ne se montre pas moins impitoyable que l'islamisme. Voilà l'œuvre que l'homme d'Ingelheim et d'Aix-la-Chapelle comprend et affectionne par-dessus tout ; c'est un Franc qui hait les Saxons, c'est un Allemand chargé d'apporter aux peuples du Nord le baptême de sang. S'il s'engage dans les Pyrénées, il y a été provoqué ; son cœur ne l'y appelait pas. S'il détruit la monarchie des Lombards, c'est Didier qui l'y contraint par ses perfides imprudences ; s'il accepte la couronne impériale, c'est le pape qui va le chercher à Paderborn pour le mener à l'autel de Saint-Pierre.

Combien il était naturel au successeur de Grégoire, de Zacharie et d'Adrien, de songer à transporter, de la tête des indignes héritiers de Constantin sur celle du roi des Francs, le nom et la puissance d'empereur. Il travaillait ainsi pour l'Occident, pour la religion catholique, qui régnait dans l'Italie, dans la Gaule, et déjà dans la moitié de l'Allemagne. Ce n'était plus le *pallium*, mais la couronne impériale, qu'il offrait au fils de Pépin, et l'Occident n'était plus inférieur à Constantinople.

Aux hommes qui vivent sur des théâtres historiques, les idées politiques viennent facilement. Léon III conçut la résurrection de l'empire d'Occident par une de ces réminiscences qui font la solidarité du genre humain. L'homme à qui l'offre s'adressait pouvait y répondre, et sa main suffisait à

porter le globe qu'on lui présentait. Voilà le véritable bonheur ; c'est de recevoir des évènements toute la grandeur dont on est digne. Ainsi l'empire d'Occident revivait trois siècles après sa chute, le jour de Noël de l'an 800, à l'heure même où l'on célébrait la naissance du Christ. A cette nouvelle, les peuples de l'Europe furent joyeux, parce qu'ils se sentirent plus grands ; tous prêtèrent à Charles un autre serment, car ils avaient à reconnaître et à révéler en lui, non plus un roi franc, mais le *grand et pacifique empereur des Romains, couronné par Dieu même* [5].

L'incendie du pont de Mayence, et le tonnerre tombant sur la chapelle d'Aix, annoncèrent la mort de Charles et le chaos du IXe siècle. A la surface se dessine une ébauche de grandeur et d'unité ; l'empire d'Occident est ressuscité, l'évêque romain s'élève graduellement au-dessus des autres évêques. Mais la magnificence de ces formes est trop nouvelle pour n'avoir pas à essuyer des tempêtes ou de longs ajournements de prospérité. Au fond, les éléments de l'Europe moderne sont en travail. Le christianisme déjà puissant comme lien moral et sentiment intime, la France et l'Allemagne jetant dans le traité de Verdun les fondemens de leur nationalité, l'Angleterre se préparant à entrer dans le mouvement des affaires communes par l'héroïsme et la sagesse d'Alfred, les côtes de la France et de la Germanie envahies par les Normands, les Hongrois, plus cruels que les Normands et vomis par les montagnes de l'Asie septentrionale sur l'Allemagne, sur la Provence et l'Italie, sont quelques traits de cette confusion tragique et féconde. A la fin de cette époque (888), l'empire de Charlemagne était complètement dissous. L'esprit théocratique de Rome était alors ce qu'il y avait de plus vivant ; et quoique dix papes se soient succédé dans les dix-huit dernières années du IXe siècle, cette multiplicité ne fut pas un obstacle à la persévérance de la même politique. Le pape Formose couronna successivement deux empereurs, Lambert et Arnoulf : deux ans après, il convoqua un concile à Ravenne, où la souveraineté de l'empire d'Occident sur Rome et sur l'état ecclésiastique fut hautement reconnue. Il est facile de comprendre que l'évêque de Rome avait encore besoin de se déclarer lui-même l'inférieur de l'empereur, pour garder le droit de le couronner.

Cependant s'éteignait en Allemagne, par la mort de Louis IV, fils d'Arnoulf, la lignée bâtarde de Charlemagne, et les Allemands ne permirent pas à la couronne transrhénane de se poser sur la faible tête de Charles-le-Simple, qui

réunissait dans sa personne tous les droits de la maison carlovingienne. Ce fut l'aristocratie saxonne, cette fière noblesse dont les ancêtres avaient si vaillamment résisté à Charlemagne, qui recueillit son héritage germanique et reçut le pouvoir de la généreuse déférence des ducs de Franconie. A Mersebourg, Henri-l'Oiseleur fonda l'indépendance de la race allemande sur les cadavres des Hongrois. Son fils Othon répéta ce triomphe, et, sous les murs d'Augsbourg, assura la délivrance de son pays. Désormais les Hongrois devinrent plus sédentaires, et, loin de se répandre au dehors, ils s'environnèrent chez eux de fossés et de remparts : la race primitive, le sang turc ou finnique, se mêla avec de nouvelles colonies slaves. Geysa, un de leurs chefs, épousa une princesse de Bavière, accorda des dignités à des nobles de l'Allemagne, se fit chrétien, entraîna les siens par son exemple aux autels catholiques, et la nation hongroise devint un des peuples les plus braves et les plus chevaleresques de l'Europe.

Rome était dans une situation singulière. Le patrice Alberic l'avait gouvernée jusqu'en 954 : son fils Octavien, qui avait succédé à son autorité civile, prit, en 956 ; le titre de pape et le nom de Jean XII. C'était un enfant imprudent et dissipé, dont les mœurs, au surplus, étaient celles de Rome même, théâtre de ses folies ; car alors, au rapport de Luitprand, lorsqu'on voulait désigner un homme perfide, avare, vicieux, on l'appelait un Romain. Jean XII envoya des députés à Othon pour le prier de le défendre contre les fureurs de Bérenger et du comte Adalbert, son fils, et pour lui proposer la couronne impériale. Ainsi, encore une fois, l'évêque de Rome sollicitait le roi des Allemands de se déclarer empereur ; il répète à la maison de Saxe l'offre adressée aux Carlovingiens. Le pape est un jeune homme sans sagesse ; mais la pensée et les traditions politiques sont déjà si fortes, qu'elles se font obéir par un voluptueux étourdi.

Othon reçut la couronne impériale, et confirma les donations de Pépin et de Charlemagne, mais avec la restriction expresse de sa propre souveraineté sur la ville de Rome et tous les domaines de l'église. Ces concessions si larges à la suprématie allemande inspirèrent bientôt des regrets à Jean XII : il se rejeta du côté d'Adalbert ; mais sa révolte fut impuissante, d'autant plus que ses déportemens avaient provoqué une dénonciation unanime, portée par les Romains au tribunal du nouvel empereur. Le pape s'en vengea en excommuniant tous les évêques ; néanmoins un concile le déposa, et en sa

place élit Léon VIII ; trois mois après, Jean XII fut assassiné dans une nuit de plaisir et d'adultère.

Entre Léon VIII et Othon intervint un décret ^[6] qui réglait les rapports entre la couronne et la tiare. Il était stipulé :

Que nul n'aurait le droit d'élire le pape ou tout autre évêque sans le consentement de l'empereur ;

Que les évêques élus par le clergé et le peuple ne seraient pas sacrés avant la confirmation impériale, hormis quelques sièges dont l'empereur céda l'investiture aux papes et aux archevêques ;

Qu'Othon, roi des Allemands, et ses successeurs au royaume d'Italie, auraient à perpétuité la faculté de choisir celui qui devrait régner après eux ;

Qu'ils auraient la faculté de nommer les papes ;

Que les archevêques et évêques recevraient d'eux l'investiture et la consécration.

Les Italiens ont traité ce texte d'imposture et de chimère. Les jurisconsultes allemands en ont maintenu l'authenticité, et le publiciste Pfeffel nous paraît résumer avec impartialité ces débats, quand il dit : « Si l'on considère que Luitprand, évêque de Crémone, qui a porté la parole au nom de l'empereur dans le concile de Rome, raconte dans son histoire exactement les mêmes choses qu'on trouve dans le décret ; que les fameux canonistes Ives de Chartres et Waltram de Naumbourg l'ont cité et reconnu pour véritable dès le XI^e siècle ; que le moine Gratien l'a inséré par extrait dans son *Decretum* ; que les souverains pontifes qui ont corrigé cette compilation, n'ont jamais songé à l'en effacer, et qu'enfin il n'attribue point de droits à Othon I^{er} que les anciens empereurs romains, les exarques et les empereurs carlovingiens, n'eussent exercés, et que l'histoire de ses successeurs ne justifie ; il n'est guère possible de ne pas se déclarer pour la vérité de cette célèbre constitution. » Rome était prise au piège : cet empire d'Occident, qu'elle avait provoqué, l'opprimait, et ses espérances de domination théocratique étaient impitoyablement étouffées par l'orgueil allemand. Après la mort de Léon VIII, les commissaires de l'empereur firent élire Jean XIII ; pour le

maintenir contre les révoltes des Romains, Othon fut obligé de repasser les Alpes ; pendant son séjour à Rome, douze des principaux citoyens furent pendus, et le préfet de la ville fustigé sur un âne. L'empereur de Constantinople affecta de se plaindre à Luitprand de ces violences, et l'ambassadeur d'Othon lui répondit qu'il avait tort de trouver mauvais que le roi des Allemands tranchât du maître en Italie, puisque tous ses prédécesseurs à lui, Nicéphore Phocas, s'étaient endormis sur leur trône, puisqu'ils avaient porté le titre d'empereur romain sans en remplir les devoirs et sans en montrer la puissance. Othon Ier fut au Xe siècle l'homme de l'Europe. Nous le trouvons en relation avec le calife de Cordoue, Abdel-Rahman, allié de l'empereur grec par le mariage de son fils avec la princesse Théophanie, libérateur et roi de l'Allemagne, maître de l'Italie, empereur d'Occident, fort au centre de ses états comme aux extrémités, fondant en Allemagne la puissance ecclésiastique, qui était un instrument de civilisation, et l'abaissant en Italie par ces instincts d'empereur qui ne sauraient supporter la domination d'un prêtre.

Le Xe siècle fut peu favorable à l'esprit de la théocratie italienne ; le christianisme s'étendait dans le nord de l'Europe, se fortifiait en Allemagne et en France ; mais le pouvoir papal, qui s'était flatté d'être, avec l'empire d'Occident, la seconde tête de l'Europe, languissait sans autorité. La mort d'Othon-le-Grand ne lui fut pas une occasion de réveil. Ce n'est pas un prêtre, mais un consul, Crescentius, fils de Théodora et du pape Jean X, qui tenta d'arracher Rome à la domination d'Othon II et d'Othon III. Ce consul, insupportable aux papes, imagina de recourir à l'autorité de l'empereur de Constantinople, invocation imprudente et désastreuse qui le conduisit à une fin tragique. Après une capitulation, Othon III lui fit trancher la tête. La France, non moins que l'Allemagne, se préparait à causer des déplaisirs à l'ambition papale, mais d'une autre façon, non par la tyrannie, mais par l'indépendance. Dans ses mouvemens pour rassembler ses principes et dessiner la forme de sa nationalité, elle rejetait loin d'elle le dernier reste du sang carlovingien, et elle préférait un seigneur français à Charles de Lorraine. Le chef de la troisième race voulait recevoir sa consécration, non plus de l'évêque de Rome, mais de l'archevêque de Reims ; il ambitionnait une usurpation toute française. Nous connaissons parfaitement tout le détail de nos affaires à la fin du Xe siècle par les lettres d'un moine d'Aquitaine, appelé Gerbert, d'abord secrétaire d'Adalbéron, l'archevêque de Reims qui

sacra Hugues Capet, puis précepteur du jeune Robert, fils du nouveau roi, pape enfin sous le nom de Sylvestre II. Cet homme extraordinaire savait les sciences exactes et les sciences naturelles soit qu'il les eût cultivées au fond de son couvent, soit qu'il eût été les chercher à Cordoue ; il entendait l'arabe. Il embrassa d'abord la cause des Carolingiens, puis il la quitta ; il fut à la fois le partisan des Othon et de Hugues Capet. Il nous a transmis les paroles de l'évêque d'Orléans qui s'éleva contre Rome, et la dépeignit en plein concile comme abandonnée de tout secours divin et humain, comme ayant perdu l'église d'Alexandrie, celle d'Antioche, l'Afrique, l'Asie, Constantinople, et devant bientôt perdre l'Europe. Le 2 avril 999, Gerbert fut choisi pour pape, par Othon III ; c'était le premier Français mis à la tête des prêtres italiens. Il régna quatre ans et quelques mois. A un esprit étendu il joignait une sensibilité vive ; c'est lui qui jeta le premier cri des croisades, et qui, indigné des persécutions que le calife Hakern infligeait aux pèlerins de Jérusalem, écrivait à toutes les églises ces lignes éloquentes, où il fait paraître Jérusalem elle-même s'écriant : « Lève-toi, soldat du Christ ; prends son drapeau ; combats pour lui ; ce que tu ne peux par les armes, fais-le par la prudence et les richesses ; vois ce que tu donnes et celui à qui tu donnes [7]. » Cette généreuse apostrophe, adressée à l'Europe chrétienne, n'a pas sauvé Gerbert des injures de Baronius, qui le traita, au XVIe siècle, d'impudent, de furieux et de superbe. Quand il mourut, on dit à Rome que le diable était venu lui redemander son ame. Le peuple l'appelait magicien ; un moine l'appela philosophe : c'est le docteur Faust de la papauté.

La première année du XIe siècle, les hommes respirèrent plus librement ; ils étaient affranchis de la crainte de voir le monde finir, car on avait pris à la lettre le vingtième chapitre de l'Apocalypse [8], et le genre humain, qui comptait mille ans depuis la naissance de Jésus-Christ, avait eu peur de mourir. On se remit donc à vivre avec joie, avec énergie, et un grand siècle commença. Ses résultats se firent quelque temps attendre et ne parurent que dans sa dernière moitié. Cependant la première partie nous montre déjà le christianisme continuant ses progrès, et faisant tomber devant lui les idoles dans la Suède et dans la Norvège, les expéditions et les conquêtes des Normands en Italie, le califat de Cordoue expiant ses prospérités par l'extinction de la dynastie des Ommiades, et par un démembrement qui, multipliant les principautés mahométanes, affaiblit l'islamisme contre les chrétiens espagnols ; enfin, les Arabes, qui bientôt disparaîtront en Espagne

devant les Maures, vaincus en Syrie par les Turcs Seljoucides, dont l'empire glorieusement éphémère ne tarde pas à se partager en trois branches principales. Mais quelque chose de supérieur encore à ces grands événements devait agiter les affaires du monde. Les rapports de l'église et de l'empire, de l'Allemagne et de l'Italie, la situation même de la religion catholique, telle était la difficulté capitale qu'il fallait vider.

Henri, duc de Bavière, arrière-cousin germain d'Othon III, avait été élu roi des Allemands, à Mayence, par la nation bavaroise et par les princes des provinces rhénanes. Benoît VIII lui mit sur la tête la couronne impériale, et obtint la promesse de sa protection toute puissante. Il passa lui-même en Allemagne, et célébra à Bamberg, avec l'empereur Henri, le jeudi saint et la fête de Pâques de l'an 1020. Fleury conjecture que ce fut dans cette circonstance qu'Henri confirma toutes les donations de ses prédécesseurs, confirmation qui tournait en nouveau témoignage de la souveraineté impériale. Le pape et l'empereur moururent la même année (1024). Le successeur de Benoît VIII fut Jean, son frère, qui ne fut élu qu'à force d'argent. Après lui, le pape fut un enfant de douze ans, qui, sous le nom de Benoît IX, devint bientôt le scandale des Romains par ses licencieuses et meurtrières folies. On le chassa, puis on élut, en sa place, Jean, évêque de Sabine, sous le nom de Silvestre III. Benoît contraignit Silvestre de retourner dans son évêché ; mais, après avoir obtenu de rentrer dans Rome, il se rendit encore plus odieux au peuple, tellement qu'il s'effraya de lui-même, et vendit le pontificat pour une somme considérable à un archiprêtre nommé Jean Gratien, qui prit le nom de Grégoire VI. Quand le roi des Allemands, Henri III, fils et successeur de Conrad, vint à Rome, il y trouva trois papes ; pour les mettre d'accord, il les déposa tous les trois, et en fit élire un quatrième, un Allemand, Suidger, évêque de Bamberg, qui s'appela Clément II, et couronna Henri empereur le jour de Noël 1046. Son règne, qui dura dix ans, fut l'apogée de la suprématie impériale. Henri donna trois autres papes aux Romains, en vertu de la célèbre promesse faite à Othon Ier et renouvelée entre ses mains à l'ordination de Clément II, de ne reconnaître aucun pontife sans l'approbation de l'empereur. Ces trois autres papes, Damase II, Léon IX et Victor II, étaient encore des Allemands : l'empereur ne voulait poser la tiare que sur la tête d'un de ses sujets. Hors de l'Italie, le clergé n'était pas plus indépendant, la hiérarchie féodale l'avait enveloppé de toutes parts durant le cours du Xe siècle, sans qu'il s'en aperçût, et les évêques étaient les

vassaux non-seulement des rois, mais encore des comtes et des ducs, qui trafiquaient des dignités ecclésiastiques et quelquefois même en disposaient par testament. A la moitié du XIe siècle, l'église manquait donc sur tous les points de l'Europe de pouvoir et de liberté.

Quand, au VIIIe siècle, les Carlovingiens prêtèrent de la force à Rome, elle était reconnue par les autres églises comme souveraine maîtresse dans la doctrine et dans les matières de la foi ; elle n'avait donc plus qu'à réunir à cette supériorité intellectuelle l'autorité politique. Tant que régnèrent les descendants de Charlemagne, la papauté put espérer qu'elle s'élèverait graduellement au niveau de l'empire : elle semblait consentir à y mettre du temps, pourvu que la certitude d'atteindre le but ne l'abandonnât pas. Cette longue attente était cruellement déçue ; mais enfin le moment arrivait où ces mécomptes amers allaient aboutir à de l'audace, à du génie. Assez et trop long-temps l'arrogance des Allemands avait opprimé la tiare qui avait sacré leur couronne. Puisque Rome avait eu des prêtres qui avaient conçu le partage de la chrétienté entre le pape et l'empereur, et qui avaient confié cette grande pensée à la patience de deux siècles, elle en aura d'autres qui ne voudront pas qu'une déception finale soit la récompense du Vatican, et qui éclateront par d'impitoyables colères, réveil énergique de tant de résignation et d'humilité. Nous entrons désormais dans une série d'évènements et d'idées où les maximes chrétiennes de l'Évangile seront foulées aux pieds, mais où les témoignages de la grandeur humaine abonderont, où le pape ne sera ni un saint, ni le chapelain de l'empereur, mais un grand homme et le dictateur moral de l'Europe. La nature humaine est plus forte, les nécessités historiques l'emportent ; et quoique Rome ait juré d'être humble aux autels du Christ, elle affectera de nouveau l'empire du monde avec une superbe qui n'aura rien à envier à l'orgueil antique.

Ce fut le fils d'un charpentier qui vint en aide à l'église ^[9]. Dans la ville de Saone, en Toscane, un artisan nommé Bonizo, eut un fils auquel il donna le nom d'Hildebrand ; on ignore l'année de sa naissance ; on raconte seulement que, dans l'atelier de son père, le jeune enfant, jouant avec quelques débris, figura des lettres qui formaient cette phrase du psalmiste : *Il régnera d'une mer à l'autre*. Le monastère de Notre-Dame-de-Saint-Aventin reçut Hildebrand, qui eut aussi pour maître l'archi-prêtre Jean Gratien, pape un moment sous le nom de Grégoire VI. On présume qu'il accompagna Jean

Gratien hors d'Italie, quand celui-ci, ayant résigné la papauté, suivit en Allemagne l'empereur Henri III. C'est alors qu'il vint à Cluny, et qu'il connut cette sainte et délicate retraite qui, depuis plus d'un siècle, dans un site enchanteur, s'élevait comme la maison de la grace et florissait comme le jardin de Dieu ^[10]. Là son caractère put se développer et grandir dans l'exaltation d'une piété solitaire, et sous la règle d'une discipline rigide. Il est remarquable que les hommes qui se sont le plus mêlés à leurs semblables, pour les conduire et les changer, se sont préparés par la solitude à leur tumultueuse grandeur. Moïse et Mahomet ont habité le désert avant de remuer les multitudes ; Hildebrand a vécu sous les silencieux arceaux d'un cloître, avant d'ébranler l'Europe. Quand plus tard ces puissans anachorètes passent de leur retraite dans la foule, ils sont encore d'autant plus seuls, qu'ils sont plus grands, et ils éprouvent que la vraie solitude au milieu des hommes est dans la force de l'esprit. Après un voyage à Rome, Hildebrand revint à Cluny, dont il fut le prieur ; il sortit encore de sa solitude pour paraître à la cour de l'empereur, et même s'il faut en croire un témoignage, pour donner des soins à l'éducation du jeune Henri. Quoi qu'il en soit, il fit une impression profonde sur l'empereur, qui disait n'avoir jamais entendu prêcher la parole de Dieu avec une si haute confiance. On raconte même que sur la foi d'un songe bizarre qui lui avait montré Hildebrand armé de cornes et roulant son fils dans la boue, Henri III l'avait jeté dans un cachot dont l'aurait fait sortir la gracieuse intervention de l'impératrice Agnès.

De retour à Cluny, le prieur put méditer sur le spectacle qu'il quittait. Il avait vu l'église dans la plus complète dépendance de l'empire, l'empereur nommant le pape et, le remplaçant même dans les soins et le ministère spirituel ; car la simonie était alors si scandaleuse qu'elle avait Henri III pour adversaire, et que c'était le roi des Allemands, et non pas le souverain pontife qui avait prononcé cette sentence : *Aucune fonction sainte ne doit être le prix de l'or, et celui qui veut l'acquérir ainsi doit être privé de ses honneurs.* Quelle leçon ! c'était un laïque, et non pas un prêtre, qui gémissait sur l'église, et lui adressait des reproches d'une accablante justice. Mais encore quelques momens, et l'esprit sacerdotal se réveillera ; il brûle, ardent et sombre, dans le cloître de Cluny, et l'un des papes nommés par l'empereur va recevoir d'Hildebrand une inspiration, premier signe d'une grande résistance. Bruno, évêque de Toul, choisi par Henri, sous le nom de Léon IX, dans un synode à Worms, se rendit à Cluny, où il arriva en habits pontificaux le jour

de Noël : il y trouva le prieur Hildebrand, qui sut bientôt le persuader et le dominer. Après de longs entretiens, il reconnut que l'empereur n'avait pas le pouvoir d'élire un pape, et que ce droit appartenait tout entier au peuple et au clergé de Rome ; aussi, docile aux suggestions du prieur, Bruno ne voulut entrer dans la ville pontificale que pieds nus, dans l'appareil d'un pèlerin, en déclarant qu'il retournerait à Toul, si le peuple et le clergé ne confirmaient pas son élection. On lui répondit par une acclamation unanime. Ainsi il commençait à établir que l'empereur n'avait pas un pouvoir absolu sur l'élection du pontife, et c'était le plus simple et le plus doux des hommes, *natura simplex atque mitissimus*, qui se permettait contre l'empire cette protestation hardie ; mais il s'appuyait sur un bras puissant : il avait Hildebrand à son côté, et pour être certain de le garder, il nomma le prieur de Cluny cardinal sous-diacre de l'église romaine et administrateur du couvent de Saint-Paul.

Hildebrand est aux affaires, il les anime, il les dirige. A la mort de Léon IX, le peuple et le clergé le chargent d'aller trouver l'empereur pour obtenir de lui l'autorisation de désigner le pape : Hildebrand propose à Henri III, Gebhard, évêque d'Eichstadt, qui fut agréé, et qui, sous le nom de Victor II, se fit de nouveau élire et confirmer par le peuple et le clergé romain. Ainsi une seconde fois la nomination impériale était subordonnée à l'élection romaine. Une occasion se présenta bientôt de relever, la papauté. Ferdinand-le-Grand, roi de Castille et de Léon, fils de Sanche-le-Grand, avait refusé l'hommage qu'il devait à Henri, et avait même usurpé le titre d'empereur. Henri demanda à un synode rassemblé à Toul et présidé par Hildebrand, alors légat en France, que l'église excommuniât le roi de Castille, et mît son royaume en interdit, s'il ne renonçait pas à un titre usurpé. Cette prière fut avidement accueillie : le concile se hâta d'adresser à Ferdinand des sommations sévères qui furent écoutées. Il était donc reconnu que le pape avait le droit de prononcer sur la légitimité des empereurs. La mort d'Henri III laissait le trône des Allemands à un enfant de cinq ans, et la mort de Victor II, suivie de celle d'Étienne IX, avait fait tomber la tiare sur la tête d'un évêque de Velletri, nommé Mincius, qui l'avait achetée à prix d'argent, et qui d'ailleurs était incapable de gouverner l'église. Hildebrand et ses amis tinrent une assemblée en Toscane où ils déposèrent ce nouveau pape, qui avait pris le nom de Benoît X et où ils élurent Gérard de Florence, qui s'appela Nicolas II. En même temps, ils conjurèrent par une ambassade

l'impératrice Agnès, tutrice d'Henri IV, et les seigneurs allemands de faire tomber leur choix sur le même Gérard qu'ils avaient déjà promu ; la cour germanique y consentit, et le nouveau pape Nicolas II eut pour lui tant l'élection d'un synode que l'élection royale. On ne pouvait surmonter avec plus de bonheur les difficultés que présentait la double anarchie des affaires allemandes et romaines.

C'était bien quelque chose qu'à trois fois l'église elle-même fût intervenue directement dans la nomination du souverain pontife ; mais rien n'était réglé pour l'avenir, et à la mort de ses papes, vieillards dont le règne était souvent si court, Rome était ou déchirée par ses factions intestines, ou asservie par le roi des Allemands. Pour obvier à ces maux, Hildebrand osa une innovation capitale. Par ses conseils, un concile fut convoqué à Latran, au mois d'avril de l'an 1059 ; cent treize évêques y siégèrent. Ce concile régla qu'à l'avenir, quand le pape serait mort, les évêques-cardinaux, avant tous, délibéreraient sur l'élection, qu'ils y appelleraient ensuite les clercs-cardinaux, et qu'enfin le reste du clergé et le peuple seraient appelés à donner leur consentement, sauf, ajoute le décret du concile, l'honneur dû à notre cher fils Henri (c'est Nicolas II qui parle), maintenant roi, et plus tard empereur, et on rendra le même honneur à ses successeurs, à qui le saint-siège aura personnellement accordé le même droit. Ainsi l'église se relevait fièrement contre l'empire ; elle sortait de l'humiliation où l'avait réduite le fameux décret du Xe siècle, entre Léon VIII et Othon Ier ; elle reprenait sa liberté d'élection ; en même temps elle la fixait dans les régions élevées, et, la dérochant aux caprices du peuple, elle assurait à la fois son indépendance et sa grandeur. A la même époque, Robert Guiscard se déclarait vassal du saint-siège, et reconnaissait posséder la Fouille, la Calabre, la Sicile à titre de fiefs ecclésiastiques. Les papes acquéraient ainsi dans les Normands de vigoureux défenseurs, et continuaient la politique qui avait demandé protection et vengeance aux Francs austrasiens.

Quand mourut Nicolas II, qui ne régna que deux ans et demi, plusieurs se demandèrent pourquoi Hildebrand ne serait pas pape, et pourquoi celui qui était l'ame de Rome n'en serait pas la tête aux yeux du monde. Mais Hildebrand ne voulait pas encore s'asseoir sur le trône papal ; il y gravitait sans se hâter : il pensait qu'il serait encore plus utile à côté que dessus, plus fort, plus obéi. Les grandes ambitions sont douées d'une patience inaltérable.

Elles ne connaissent pas les vanités frivoles et les empressemens puérils. La sublimité de leur convoitise les élève à l'héroïsme du dévouement, et le but suprême peut seul les émouvoir comme les remplir. Hildebrand était plus occupé des périls que courait la papauté que de sa propre fortune. L'église romaine aurait-elle le courage et la force de faire exécuter le décret de Latran ? Les cardinaux se hâtèrent de s'assembler et d'élire Anselme, évêque de Lucques, auquel on donna le nom d'Alexandre II. Mais plusieurs seigneurs italiens, que Nicolas II avait imprudemment aigris, protestèrent contre l'élection ; ils excitèrent une partie du peuple de Rome, et s'appelant le parti du roi, ils envoyèrent une députation à la cour germanique. Le conclave, de son côté, dépêcha au roi, en qualité de légat, Étienne, cardinal-prêtre et moine de Cluny ; mais Étienne ne put même obtenir audience, et, après sept jours d'attente, il fut obligé de rapporter à Rome le refus qu'avaient fait de l'entendre les conseillers d'Henri IV. Hildebrand ne faiblit pas : sur son avis, les cardinaux confirmèrent de nouveau l'élection d'Alexandre II. Alors le clergé lombard, qui ne voulait pas obéir à un prêtre romain, jeta les hauts cris, et à l'instigation du chancelier Guibert, auquel l'impératrice avait confié l'administration du royaume d'Italie, les évêques de Plaisance et de Verceil élurent pape Cadaloüs, évêque de Parme. Le nouvel élu, prenant le nom d'Honorius II, voulut emporter le pontificat par la vivacité de sa marche et de ses résolutions. Il parut sous les murs de Rome combattit avec avantage l'armée d'Alexandre II, et déjà se croyait sûr de la victoire, quand Godefroy, duc de Toscane, arrivant à l'improviste, culbuta dans le Tibre ses soldats, le contraignit à la fuite, et maintint au pape choisi par le conclave la possession du Vatican. Malgré cette défaite, Cadaloüs put encore troubler l'Italie pendant quelques années ; il pénétra même un instant dans Rome, et, chassé par le peuple, dut s'estimer heureux de pouvoir s'enfermer dans une tour d'où il s'évada après un siège de deux ans. Enfin il se retira en Toscane et reprit l'administration de son diocèse ; mais il voulut garder jusqu'à sa mort les insignes de la papauté.

A la cour du jeune Henri IV, les seigneurs s'étaient révoltés contre l'autorité de la régente, qui avait le tort, à leurs yeux, de se conduire en tout par les conseils de l'évêque d'Augsbourg. Ils se plaignaient, dans leurs conciliabules, du joug de l'impératrice ; ils l'accusaient d'un commerce criminel avec son ministre favori. La vertu d'une femme, disaient-ils, est plus fugitive que l'eau et le vent. Aujourd'hui elle affirme, demain elle nie ; tantôt

elle hait, tantôt elle aime. Ils résolurent d'enlever à Agnès son fils : ils réussirent à l'emmener à Cologne, dont l'archevêque était un des principaux adversaires de l'impératrice. Agnès, que ces grands outrageaient comme femme et comme mère, eut le cœur brisé ; on la vit quitter l'Allemagne pour répandre à Rome, sur le tombeau des apôtres, ses douleurs et l'aveu de ses péchés. Pendant ce temps, les passions du jeune Henri commençaient à se donner carrière. Les seigneurs qui l'entouraient n'avaient d'autres soins que de lui composer une vie de plaisirs, de flatter sa fantaisie, et d'éloigner de lui les labeurs de l'étude. Aussi, de l'ignorance dans l'esprit, du désordre dans l'imagination, de l'incertitude dans le caractère, des désirs violents, l'horreur de tout frein et de toute entrave, voilà ce que, de jour en jour, on remarquait dans le fils d'Agnès. Il prit bientôt en dégoût la princesse Berthe, avec laquelle il était fiancé depuis long-temps, et ne songea plus qu'à une séparation. Il s'attira la haine des Saxons, dont il traita les nobles avec mépris, puisqu'il les éloignait de ses conseils et de sa familiarité. On disait qu'un jour, sur une des hautes montagnes de la Saxe, il s'était écrié : « Beau pays, mais habité par des esclaves ! » Or, quoi de plus imprudent et de plus insensé que le mépris jeté à la face d'un peuple ? Pendant quelque temps, les Saxons avaient vu sans crainte et sans soupçon s'élever sur leurs terres des forteresses qu'on disait construites contre l'invasion des peuples barbares ; mais bientôt on s'aperçut que c'étaient des instrumens de tyrannie qui menaçaient la liberté des anciens jours.

Henri poursuivait toujours la pensée d'un divorce avec Berthe, et l'archevêque de Mayence lui avait promis son appui dans cette scandaleuse affaire. Mais un homme se trouva sur le chemin du capricieux empereur, qui le contraignit de renoncer à ce désir : c'était Pierre Damien, évêque d'Ostie, prêtre d'une piété profonde, aimant avec passion les rigueurs du cilice, du cloître et de la macération, gémissant sur les plaies de l'église, méditant sur la nécessité d'une grande réforme, mais dénué de génie politique, mais dépourvu de cette volonté de fer et de feu qui animait si fort Hildebrand, de l'aveu même de ses contemporains, que Damien l'avait appelé *saint Satan*, *doué d'une piété néronienne*, tant celui qui, plus tard, s'appellera Grégoire VII, faisait aux hommes l'effet du diable au service de Dieu ! Les lettres de Pierre Damien, sont curieuses : on l'y trouve se lamentant sur son siècle, se plaignant que tout respect pour le prêtre est perdu, parce que le prêtre n'est plus qu'un bouffon, déplorant le sort du genre humain, qu'un mauvais esprit

précipite dans l'abîme. Pierre Damien aurait désiré ne jamais quitter sa solitude chérie ; mais le pape, ou plutôt Hildebrand, voulait se servir de sa piété, de l'autorité qu'elle lui donnait : on l'envoyait comme légat en France, en Allemagne ; c'est ainsi qu'à Francfort, Pierre Damien, au nom du saint père, condamna hautement le projet de divorce que nourrissait Henri IV. Les seigneurs applaudirent à sa sainte éloquence, et le roi fut obligé de déclarer qu'il se ferait violence et porterait son fardeau comme il pourrait. D'autres déplaisirs plus amers encore ne lui étaient pas épargnés par les Saxons, qu'il battit sans les réduire, et dont il envenima le ressentiment sans leur ôter les moyens de l'accabler plus tard.

Rome observait tout en silence, et pendant les discordes de l'Allemagne, elle agrandissait sa propre puissance. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, avait demandé le *pallium* par des légats : Hildebrand sut le persuader de venir le chercher lui-même, et le prélat anglais fit le voyage d'Italie avec Thomas, archevêque d'York. Le pape les reçut avec une affectueuse tendresse. Si l'on joint à cette démarche la reconnaissance expresse de la suprématie romaine par les archevêques de Cologne et de Mayence, qui avaient aussi quitté l'Allemagne pour rendre compte au pape de leur conduite, on jugera combien Rome s'élevait au-dessus des autres églises, et se préparait habilement à devenir le tribunal des rois. Déjà Alexandre avait sommé Henri IV de venir se justifier devant lui tant du reproche de simonie que d'autres griefs allégués par les Saxons, quand la mort vint le surprendre. Rome le regrette ; mais elle est tranquille. Un instinct secret l'avertit qu'elle porte dans son sein un homme qui fera sa gloire. Après un jeûne de trois jours, pendant lesquels on interroge à genoux la volonté divine, le peuple et le clergé s'émeuvent et s'écrient d'une voix unanime que saint Pierre a choisi pour successeur Hildebrand. Les cardinaux et les évêques n'ont plus à faire le choix, mais à le ratifier. Le voulez-vous ? disent-ils au peuple ; nous le voulons. L'approuvez-vous ? nous l'approuvons. Cependant Hildebrand est abîmé dans la prière, et sa grandeur le pénètre d'angoisses. Il a son agonie comme le Sauveur au jardin des Olives ; il sent que le trône est une croix, et il délibère s'il acceptera cette exaltation douloureuse. Enfin il se lève, après avoir plongé dans l'avenir un œil ardent et résolu ; Rome peut adorer son pape, car elle est aux pieds d'un martyr.

Plus les desseins d'Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII, étaient

vastes, plus il usa de prudence dans les premiers momens de son élévation. Quand le comte de Nellenbourg fut envoyé par Henri IV à Rome pour demander aux cardinaux et aux seigneurs comment ils s'étaient permis d'élire un pape sans l'approbation du roi, Grégoire VII le reçut avec une extrême déférence, et lui répondit que si les Romains l'avaient élu, ils n'avaient pu néanmoins le déterminer à se laisser ordonner, et qu'il attendait qu'un ambassadeur vînt lui apporter le consentement du roi. Le comte de Nellenbourg rapporta cette réponse à Henri, qui s'en montra satisfait, et donna des ordres pour le sacre du nouveau pape. Il importait à Grégoire de s'asseoir sans conteste sur le trône pontifical, et s'il est vrai que le lendemain du jour où l'enthousiasme des Romains l'avait salué pape, il écrivit une lettre à Henri IV dans laquelle il le conjurait de ne pas ratifier son élection, cette dissimulation lui avait paru nécessaire pour endormir les soupçons du roi et des évêques allemands.

Dès qu'il fut pape reconnu par l'Allemagne, il se mit à promener sur l'Europe des regards assurés, et il commença d'entrer en rapport avec elle par l'envoi de nombreux légats qui devaient apparaître en maîtres parmi les différens peuples, comme les proconsuls de Rome républicaine. En Espagne, il envoya le cardinal Hugues-le-Blanc, qui déclara à la noblesse que la Péninsule était un antique patrimoine de saint Pierre, et qui donna au comte de Roucy, seigneur français, tout ce qu'il pourrait conquérir sur les infidèles. Il écrivit en Allemagne pour annoncer que des légats viendraient bientôt de sa part se concerter avec Henri IV sur les intérêts communs de l'église et de la royauté. Comme le corps humain, disait-il dans une de ses lettres, reçoit la lumière au moyen de deux yeux, de même le corps de l'église doit être gouverné et éclairé au moyen de deux pouvoirs, le sacerdoce et l'empire. Henri répondit à Grégoire qu'il sentait la nécessité de l'union de ces deux grandes puissances. Il confessa ses péchés et promit de faire tout ce que demanderait le pape. Cette soumission pénétra de joie Grégoire VII, qui n'en pouvait encore connaître les motifs. La docilité d'Henri IV provenait du mauvais état de ses affaires ; la Saxe et la Thuringe étaient en pleine révolte. Les seigneurs saxons ne pouvaient pardonner au roi de leur préférer les Souabes le roi n'avait pas paru à une assemblée générale qu'il avait convoquée lui-même à Goslar, et ils lui avaient envoyé trois de leurs principaux chefs pour lui demander de démolir les forts élevés sur leur territoire, d'accorder une égale attention à toutes les parties de son royaume, de renoncer à ses flatteurs et à

ses plaisirs. Henri se contenta de répondre qu'il avait été toujours juste envers tous et qu'il n'avait jamais manqué aux devoirs de la royauté. Cette dédaigneuse réponse provoqua une insurrection générale qu'Henri ne crut pouvoir combattre qu'avec le secours des *Luticiens*, et avec l'alliance de la Bohême et du Danemark. Rassemblés à Gerstungen, les Saxons convinrent secrètement de nommer un autre empereur, de couronner Rodolphe de Souabe, et de détrôner Henri IV, quand il viendrait à Cologne passer les fêtes de Noël.

Cependant Grégoire VII continuait à se mêler des affaires de l'Europe ; il arrêtait les empiétements de Jaromir, frère de Wratislas, duc de Bohême, sur l'évêché d'Olmütz. Il profitait des félicitations que lui adressait sur son avènement l'empereur de Constantinople, Michel VIII, pour lui témoigner le désir de voir se rétablir l'union entre l'église grecque et l'église romaine. Dans l'intérieur de l'Italie, Landolphe VI, prince de Bénévent, se reconnut vassal du pape ; Richard Ier, beau-frère de Robert Guiscard et duc de Capoue, prêta serment de fidélité à Rome. Philippe Ier, roi de France, reçut les reproches de Grégoire VII, pour n'avoir pas voulu donner gratuitement l'investiture du siège épiscopal de Mâcon à Landri, archidiacre d'Autun. Mais c'était surtout par l'Allemagne que le pape devait saisir la direction politique de l'Europe. Rodolphe de Souabe le conjurait de se constituer médiateur ; une première lettre de Grégoire, adressée à plusieurs évêques et seigneurs de la Saxe, ne put ni calmer le ressentiment des partis, ni arrêter les desseins du roi, qui voulait tenter le sort des armes. Mais la supériorité des Saxons jeta le découragement dans l'armée royale, et Henri, après être resté quelque temps en présence des révoltés, fut contraint de souscrire à une paix humiliante. Déjà les forts de Vokenrode et de Spatenberg avaient été abattus, quand il apprit que non-seulement les remparts de Harzburg, mais le château et l'église même avaient été rasés par les paysans avec une fureur qui avait épouvanté jusqu'aux seigneurs saxons. A cette nouvelle son indignation fut si vive, qu'il envoya sur-le-champ des ambassadeurs à Rome pour accuser le peuple d'avoir porté une main sacrilège sur les choses saintes et brûlé la maison de Dieu. Grande fut la surprise de Grégoire de s'entendre invoquer comme juge par le roi même des Allemands ! et dans le même temps il n'épargnait rien pour accroître son autorité : sur la prière de l'empereur Michel VIII, que menaçaient les Turcs seljoucides, déjà maîtres de Nicée, Grégoire adressait une lettre à tous les chrétiens pour les exciter à secourir

Constantinople. L'épître du pape ne mit pas d'armée en campagne ; mais elle témoignait de sa prééminence sur les peuples et les églises de la chrétienté.

Enfin, un an après son élévation au pontificat, Grégoire VII jugea le moment venu de découvrir l'étendue de ses desseins. Son audace s'était accrue de toute sa patience. Il ouvrit à Rome un concile général auquel il invita, par lettre, tous les évêques de la Lombardie. Dans ce synode furent rédigés quatre canons contre la simonie et l'incontinence des clercs. On arrêtait dans ces décrets, 1° qu'aucun clerc ne devait obtenir une dignité ou un emploi ecclésiastique par voie de simonie, c'est-à-dire par le moyen de l'argent ; 2° que personne ne devait conserver une église avec de l'argent ; que personne ne devait se permettre d'acheter ou de vendre les droits d'une église ; car, disait-on, l'Écriture sainte, les décrets du concile et les sentences des pères condamnent les vendeurs et les acheteurs de dignités ecclésiastiques, et jusqu'aux entremetteurs de ce commerce ; 3° que toute fonction de l'autel était interdite aux clercs incontinens, qu'aucun prêtre ne se permît d'épouser une femme, et que s'il en avait une, il la renvoyât sous peine de déposition ; que personne ne fût élevé au sacerdoce sans avoir promis solennellement de garder une continence perpétuelle ; le que le peuple n'assistât pas aux offices d'un clerc qui aurait désobéi aux décrets apostoliques. Ainsi la réforme de l'église était ouvertement annoncée, et du sein de son synode, Grégoire dévoilait sa pensée aux yeux de l'Europe. Les décrets à la fois réformateurs et révolutionnaires furent répandus partout et rencontrèrent en Allemagne une violente opposition. Les clercs concubinaires étaient nombreux au-delà du Rhin ils accusèrent le pape de vouloir contraindre les hommes à vivre comme des anges, et de les précipiter dans la débauche à force de leur imposer la sainteté. Pour combattre avec avantage ces résistances, Grégoire chercha par tous les moyens à se concilier Henri IV ; il lui écrivit deux longues lettres où il le félicitait de la bonne intention qu'il avait manifestée, suivant les rapports des légats, d'extirper la simonie et le concubinage des clercs, où il le confirmait dans ces excellens desseins ; il l'y entretenait aussi des affaires générales de l'Europe, il lui exposait la triste situation des chrétiens d'Orient, et l'opportunité d'une croisade, d'autant plus nécessaire que l'église de Constantinople demandait à se réunir au saint-siège. Grégoire ne négligea pas non plus de s'adresser à d'autres princes, à Rodolphe de Souabe, à Berthold de Carinthie. Il désirait, par une habile douceur, prévenir la résistance, mais il était déterminé à combattre tout ce qui lui ferait obstacle. Il excommunia

Robert Guiscard, qui n'avait pas voulu lui prêter le même serment de fidélité que les autres princes de l'Italie ; il menaça de ses foudres Philippe Ier, qui, disait-il, avait pillé des églises et extorqué de grosses sommes d'argent à des marchands italiens venus en France. Il fut plus doux envers Guillaume-le-Conquérant, dont il estimait les talens politiques, et dont il redoutait un peu l'altière indépendance. Il intervint dans les troubles de la Hongrie, et rappela au roi Salomon que son royaume était une propriété de la sainte église romaine, depuis que le roi Étienne s'était soumis à saint Pierre. Comment ne pas admirer cet homme qui ne craint pas de se mettre aux prises avec la société européenne, pour la changer au moyen de la réforme de l'église ? Au surplus, il ne veut pas qu'on le regarde comme un novateur aventureux et fantasque ; il proteste qu'il ne fait que promulguer les antiques prescriptions des pères de l'église. *Je ne parle pas d'après mon sens individuel*, écrit-il à l'archevêque de Cologne, *non de nostro sensu exsculpimus*. C'était le mot d'un politique, car, dans les affaires humaines, il faut se garder des caprices, même quand ces caprices auraient un air de grandeur.

Henri IV songeait toujours à se venger des Saxons : il était parvenu à rassembler une armée nombreuse, et il put enfin goûter le plaisir de la victoire dans les plaines de Hohenbourg. Ce triomphe le rendit arrogant et hautain, et il ne voulut plus reconnaître personne au-dessus de lui, pas même le pape. Il n'avait pas vaincu un peuple belliqueux pour obéir à un prêtre qui n'avait d'autre arme que la parole. Aussi, à la mort de l'évêque de Liège, il nomma, pour lui succéder, Henri, chanoine de Verdun, homme exercé au métier des armes, et dont il attendait des services militaires. Il donna un archevêque au Milanais, qui déjà en avait deux, et Milan se trouva posséder trois pontifes, comme Rome trente ans auparavant. Toutefois Henri ne voulait pas engager une lutte ouverte avec le pape, tant qu'il n'avait pas entièrement soumis les Saxons. Aussi il entama avec Grégoire une correspondance pour lui donner, pendant quelque temps encore, le change sur ses desseins. Les Saxons affaiblis, non moins par leurs divisions que par leur défaite, consentirent, pour obtenir la paix, aux plus humiliantes conditions. On éleva dans la plaine d'Ébra un trône, où Henri vint prendre place pour recevoir la soumission des princes de Saxe et de Thuringe, désarmés et captifs. Ces malheureux chevaliers furent confinés dans des forteresses lointaines, et leurs domaines partagés entre les vainqueurs. L'armée impériale se répandit dans les villes et les châteaux de la Saxe. C'est alors que l'empereur, délivré de toute

inquiétude, crut pouvoir se passer de ménagemens envers Rome. Il nomma précipitamment un évêque à Bamberg, avant que le prédécesseur du nouvel élu eût été jugé suivant les lois ecclésiastiques ; il donna l'anneau abbatial à des clercs que n'avait pas désignés l'élection des chapitres. Enfin, il demanda au pape de déposer les évêques qui avaient pris les armes contre lui. De leur côté, les Saxons avaient, à l'insu de Henri, fait parvenir leurs plaintes au saint-siège ; ils accusaient le roi de ne songer qu'à la chasse et aux plus licencieux plaisirs, de consulter sur le choix des évêques et des abbés des prêtres dissolus et des femme de mauvaise vie, de sacrifier à Vénus et non pas à Jésus-Christ. Ils demandaient au pape d'aviser à ce qu'un nouveau roi fût choisi dans une assemblée générale des princes.

Grégoire VII était donc solennellement saisi d'un grand procès entre l'empereur et ses sujets. Il voulut mettre dans sa justice une solennelle fermeté. Déjà, avant les plaintes des Saxons, il avait écrit à Henri pour se plaindre du choix de quelques évêques. Il lui adressa une autre lettre, dans laquelle de nouvelles remontrances se joignaient aux anciens griefs ; il finissait par le menacer de l'excommunication, et le sommer de comparaître à Rome pour se disculper devant un synode des crimes dont on l'accusait. La colère de Henri ne connut plus de bornes ; il chassa les légats, et convoqua dans le plus court délai un concile à Worms. Les évêques et les abbés s'y rendirent en foule. Le cardinal Hugues-le-Blanc, devenu l'irréconciliable ennemi de Grégoire VII, apporta à cette assemblée un long écrit, diatribe virulente contre le pape, acte d'accusation extravagant et calomnieux. On l'y accusait de se livrer à la magie et d'adorer le diable, de donner de fausses interprétations aux Écritures, d'avoir conspiré contre la vie du roi, d'avoir osé jeter dans le feu le corps sacré du Seigneur, de s'être attribué le don de prophétie. Après la lecture de ce libelle et une délibération qui dura deux jours, le concile dressa un acte de déposition du souverain pontife, que signèrent tous les évêques présents, et qu'Henri se hâta de notifier au sénat et au peuple de Rome, en l'accompagnant d'une lettre injurieuse adressée au moine Hildebrand. « Je te renonce pour pape, lui écrivait le roi, et je te commande, en qualité de patrice de Rome, d'en quitter le siège. » Ce fut un clerc de Parme, nommé Roland, qui se chargea de porter à Rome cette injurieuse missive et le décret du concile ; il eut le courage de les produire devant l'assemblée des évêques réunis dans l'église de Latran, et présidés par le pape. Grégoire VII tranquillement prit ces pièces, les lut lui-même, et leva

la séance. Le lendemain, en présence de cent dix évêques, il prononça la sentence d'excommunication, déliant tous les chrétiens des sermens qu'ils avaient prêtés à Henri d'Allemagne, et il ne négligea pas, après la clôture du concile, d'adresser une longue lettre aux évêques, ducs, comtes et barons de l'empire, dans laquelle il s'attachait à démontrer la justice de sa conduite. C'était un appel à l'opinion de l'Europe.

Les effets de l'excommunication ne se firent pas attendre. Ce fut à Utrecht que l'ambassadeur du roi, venant de Rome, lui apporta la terrible sentence. Henri affecta d'abord une grande indifférence, et l'évêque Guillaume, qui lui était tout-à-fait dévoué, osa, le jour de Pâques, en pleine chaire, injurier le pape, et se moquer de l'anathème lancé contre le roi ; mais il mourut subitement dans d'atroces douleurs, en s'écriant qu'il était damné. Le peuple fut rempli d'épouvante. D'autres partisans de l'empereur périrent aussi par des accidens imprévus, et plusieurs de ceux qui survécurent chancelèrent dans leur fidélité. La crainte qu'inspirait le courroux de Grégoire VII était si grande, que ceux qui tenaient prisonniers les princes saxons les mirent en liberté, sans l'autorisation du roi, et ces princes délivrés, relevant l'ancienne ligue, se remirent à l'œuvre pour reconquérir les libertés saxonnes. Tout conspirait contre Henri. Rodolphe de Souabe et Berthold de Carinthie l'abandonnèrent, Les Saxons écrivirent au pape pour lui demander s'ils pouvaient élire un autre roi, et la réponse fut affirmative. A Tribur, les princes et les grands d'Allemagne délibérèrent pendant sept jours, et rappelèrent tous les griefs qu'ils avaient contre le roi. Le Rhin séparait Henri des confédérés, et le malheureux monarque leur envoyait messages sur messages, prodiguant les prières, les promesses, offrant pour l'avenir toutes les satisfactions désirables. Enfin il obtint, après de nombreux refus, qu'une diète générale serait convoquée à Augsbourg, dans laquelle on supplierait le pape de vouloir bien se rendre ; on devait y terminer tous les différends, y régler toutes les affaires. Il était aussi stipulé que, si, dans l'espace d'un an, Henri n'était pas parvenu à se faire absoudre de l'excommunication, il serait déchu du trône. Ces conditions étaient dures, et cependant le roi dut s'estimer heureux d'y souscrire. Il se rendit à Spire, où il resta quelque temps dans un complet isolement, pour mieux se conformer au traité. De leur côté, les princes envoyèrent à Rome des ambassadeurs, pour prier le pape de se rendre à Augsbourg. Grégoire répondit sans hésiter que, malgré les rigueurs de l'hiver, il se trouverait au milieu d'eux, en Allemagne, le 2 février 1077. Pouvait-il

hésiter à venir confirmer par sa présence le rôle qu'il ambitionnait, d'arbitre souverain entre les peuples et les rois ?

Les mêmes motifs qui faisaient arriver Grégoire en Allemagne, engagèrent Henri à le prévenir. L'humiliation sembla moins grande au roi d'aller trouver le pape que de comparaître devant lui à Augsbourg, au milieu de sujets victorieux et révoltés. Quelques jours avant Noël de l'an 1076, il quitta Spire avec sa femme Berthe, son jeune enfant et un seul domestique. Il traversa la Bourgogne, passa par Besançon longea le Jura jusqu'au lac de Genève, acheta le passage des Alpes et une escorte jusqu'en Italie au prix d'une province entière de la Bourgogne, qu'il dut céder à Adelaïde, veuve d'Othon de Suze. Le sacrifice était grand, mais à tout prix il fallait passer outre. Cependant l'hiver éclatait dans toute sa rigueur : la glace couvrait les rivières et même le Rhin. La neige obstruait tous les chemins et tous les sentiers. Avec de l'or, Henri trouva des guides à travers les montagnes. Les hommes se traînaient sur les pieds et sur les mains ; la reine eut un traîneau fait avec des peaux de bœuf ; mais les chevaux succombèrent presque tous. Enfin, à travers mille fatigues et mille dangers, le roi arriva à Turin, puis à Plaisance, et se dirigea vers Canosse par Reggio.

Par un singulier contraste, plusieurs en Italie attendaient Henri comme un vengeur. Le clergé italien, surtout en Lombardie, désirait ardemment l'humiliation et la déchéance du pape ; et comme on croyait que l'empereur ne venait que pour y travailler, on se pressa autour de lui, on le conduisit jusqu'à Canosse au milieu de cris de joie et d'espérance. Étrange cortège pour un suppliant qui venait demander au pape de le relever de l'excommunication ! Dans la forteresse de Canosse se trouvaient auprès de Grégoire VII, Azzo, Margrave d'Este, Hugues, abbé de Cluny, quelques princes d'Italie, Adelaïde de Suze avec son fils Amédée, enfin la princesse Mathilde. Grégoire ne s'était pas attendu à ce qu'Henri traverserait les Alpes pour tomber à ses pieds ; mais il résolut de tirer de cet incident imprévu le plus grand parti possible. Aux prières de l'empereur, transmises par Mathilde, il répondit que si le repentir de Henri était véritable, il devait, comme pénitence, déposer la couronne et se déclarer indigne du titre de roi. Ces conditions parurent trop dures même à ceux qui entouraient le pape. Enfin Grégoire consentit à ce qu'Henri s'approchât et fût amené dans la seconde enceinte de la forteresse : le roi y resta un jour entier, pieds nus, dans le jeûne

et sous l'habit d'un pénitent. Il attendait la sentence du pape ; il l'attendit un autre jour, et un troisième encore. Enfin le quatrième, transi de froid, pâle, exténué, il put paraître devant le pape, qui leva l'anathème. Henri s'engageait à se rendre à Augsbourg, au milieu de la diète que présiderait Grégoire, et à se soumettre au jugement du pape, quel qu'il fût. Quand il eut reçu le serment de l'empereur, le pape célébra la messe ; après la consécration, il dit à haute voix : « Je veux que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ que je vais prendre soit aujourd'hui une preuve de mon innocence. Je prie le Tout-Puissant de dissiper tout soupçon si je suis innocent, et de me faire mourir subitement si je suis coupable. » Et il communia aux acclamations du peuple. Puis, se tournant vers l'empereur : « Faites, mon fils, lui dit-il, ce que vous m'avez vu faire ; prenez cette autre partie de l'hostie, afin que cette preuve de votre innocence ferme la bouche à tous vos ennemis et m'engage à être votre défenseur le plus ardent. » A cette proposition inattendue, Henri se troubla, et, après avoir conféré quelques instans avec ses amis, il demanda que cette terrible épreuve fût remise au jour de la diète générale. Le pape y consentit.

L'indignation fut vive en Italie contre l'empereur : on ne pouvait lui pardonner d'avoir si fort abaissé la puissance royale, et quand il reprit la route de Reggio, il fut obligé de camper hors des villes, qui refusaient de lui ouvrir leurs portes. Cet abandon et ce mépris lui inspirèrent sur sa conduite un repentir amer, et tout à coup, passant à une autre extrémité, il rompit avec le pape, et même chercha à s'emparer de sa personne par surprise. Mais sa ruse échoua, et n'eut d'autre effet que d'empêcher Grégoire de se rendre à Augsbourg. Aussi les affaires de l'Allemagne prirent un autre cours ; les princes germains, fatigués de la conduite de Henri, élurent définitivement pour roi Rodolphe de Souabe, et l'anarchie fut complète. A la grande surprise des Saxons, Grégoire résolut de ne se prononcer ni pour l'un ni pour l'autre des deux rois ; il persévéra dans son projet de venir en Allemagne pour juger lui-même lequel des deux avait droit à l'empire. Les Saxons firent éclater leur mécontentement. « Nous savons, très saint père, écrivirent-ils au pape, que vous n'agissez que dans des intentions louables et par des vues profondes ; mais comme nous sommes trop grossiers pour les pénétrer, nous nous contentons de vous exposer que ce ménagement des deux partis a pour résultats la guerre civile, le meurtre, le pillage, l'oppression des pauvres, la spoliation des biens ecclésiastiques, l'abolition des lois divines et humaines. » Grégoire répondit pour se justifier, et il y eut entre lui et les

Saxons de nombreuses négociations. Henri, de son côté, après de puissants préparatifs contre Rodolphe, lui avait livré une bataille qui, malgré une issue douteuse, avait un peu relevé sa fortune.

L'Allemagne n'occupait pas seule la pensée de Grégoire VII ; il donnait aussi ses soins au reste de l'Europe. Il était en correspondance avec le roi de Danemark, avec Alphonse, roi de Castille ; il s'occupait du clergé de France, et adressait à Philippe Ier d'assez vives remontrances. Mais en Angleterre il rencontrait une résistance dont il ne put triompher ; car, tout en protestant de son respect pour le pape, Guillaume-le-Conquérant défendait au clergé anglais de correspondre avec Rome sans sa permission, et soumettait tous les décrets ecclésiastiques à la sanction de sa royale autorité. L'Angleterre avait déjà les instincts de la séparation et de l'indépendance. Cependant les affaires de l'Allemagne revenaient toujours plus pressantes et plus compliquées. Les envoyés de Rodolphe de Souabe parurent dans le septième synode que Grégoire VII ouvrit à Rome, et présentèrent contre Henri IV une suite de griefs dont la gravité arracha au pape une nouvelle excommunication et la reconnaissance formelle de Rodolphe comme roi des Allemands. Dès qu'Henri reçut cette nouvelle, il convoqua à Mayence une assemblée du clergé et de la noblesse, et il y fit décider la réunion immédiate d'un concile à Brixen. Dans cette ville du Tyrol, trente évêques et un grand nombre de princes et seigneurs, *optimatum exercitus*, portèrent un décret qui déposait et vouait à la damnation éternelle Hildebrand, le nécromancien, le moine possédé de l'esprit infernal, le déserteur de la véritable foi. Puis les évêques élurent unanimement pour pape Guibert de Ravenne, sous le nom de Clément III. Ainsi désormais la chrétienté était partagée entre deux papes et deux empereurs.

L'adversité s'approchait peu à peu de Grégoire VII et s'apprêtait à lui demander de nouveaux témoignages de force et de grandeur. Rodolphe de Souabe, qu'il avait reconnu, mourut frappé d'un coup mortel à la fin de la bataille d'Elster qu'il venait de gagner, payant la victoire de sa vie. Cette catastrophe imprévue devait bientôt ramener en Italie Henri IV, qui ne tarda pas, en effet, à inviter ses fidèles sujets à le suivre au-delà des monts. Tous les ennemis du pape en Lombardie tressaillaient d'espérance. Grégoire, sans s'épouvanter, chercha un appui dans Robert Guiscard, qui estimait de son côté qu'une réconciliation avec Rome doublerait sa puissance ; mais il arriva

que, par son alliance avec Robert, le pape devint l'ennemi de l'empereur grec, qui se mit à rechercher l'amitié de l'empereur d'Allemagne. Enfin, Henri IV passa en Italie avec une armée nombreuse. Après un court séjour à Vérone, il envahit les états de Mathilde, assiégea Florence, qui dut capituler, et arriva devant les murs de Rome avec l'anti-pape Guibert. Ses troupes campèrent dans les prairies de Néron, devant le fort Saint-Pierre, et elles y restèrent deux ans, exposées aux sorties et aux insultes des Romains. Henri IV se dédommageait de ces humiliations sur les domaines de Mathilde, dont il ne put cependant abattre le courage. Cette femme héroïque parvint même à envoyer au pontife une somme d'argent considérable. Enfermé dans Rome, Grégoire n'épargnait rien pour fortifier les âmes des défenseurs de l'église. Reprenez courage, leur disait-il, concevez une vive espérance ; fixez vos regards sur l'étendard du roi éternel, où il est écrit : *C'est dans votre patience que vous posséderez, vos âmes*. Mais à la troisième année du siège, la persévérance des Romains se prit à défaillir. Henri était revenu devant Rome plus ardent et plus résolu à tout employer pour triompher. Il emporta la cité Léonine ; il éleva un fort sur le mont Palatin. Unissant à la force la ruse et la corruption, il séduisit par des présens plusieurs des principaux citoyens ; puis il rendit la liberté à quelques évêques captifs, et laissa pénétrer dans Rome tous ceux qui voulurent y entrer. Aussi, autour de Grégoire, les plaintes commencèrent à éclater ; on le supplia de prendre le pays en pitié, de se réconcilier avec Henri ; et comme le pape fut inflexible, le mécontentement du peuple le contraignit à se retirer, avec ses partisans, au château Saint-Ange. Enfin, après plusieurs alternatives de découragement, de nouveaux efforts pour le pape et de sentimens favorables à l'empereur, les Romains ouvrirent la porte de Latran à Henri, qui fit une entrée solennelle avec l'anti-pape Guibert. Le rival de Grégoire fut installé sur le saint-siège, sous le nom de Clément III ; Henri reçut la couronne impériale, et s'établit dans Rome comme dans sa propre maison : *Romam ut propriam domum habere coepit*. Cependant Robert Guiscard, qu'appelait à grands cris Grégoire VII, rassemblait une armée de trente mille hommes d'infanterie avec six mille cavaliers, et le bruit de sa marche déterminait Henri à quitter Rome avec Clément. L'arrivée de Guiscard fit trembler les Romains, qui avaient déposé Grégoire ; ils refusèrent l'entrée de leur ville au Normand, qui trouva le moyen de pénétrer de nuit dans Rome, et la désola sans pitié. Pendant trois jours, la cité pontificale fut au pillage ; peu s'en fallut que toutes les églises et toutes les basiliques fussent incendiées. Le pape fut ramené par son libérateur

au palais de Latran ; puis il se déterminâ à quitter Rome ; il se rendit au mont Cassin, et de là à Salerne.

Grégoire se séparait des Romains parce qu'il les méprisait : il était d'ailleurs arrivé à ce moment suprême où l'homme abdique volontiers la vie ; il était las, et il se mit à oublier les combats qu'il avait rendus, dans la lecture des livres saints et de l'histoire ecclésiastique. Ses forces déclinaient aussi. Au mois de mai 1085, il lui devint impossible de se lever. Rangés autour de son lit, les cardinaux et les évêques qui lui étaient restés fidèles écoutaient ses discours. Il leur disait qu'il les recommanderait avec instance au Dieu souverainement bon. Il leur défendait de reconnaître personne pour pape, qui n'eût été élu et ordonné d'après les saints canons et l'autorité des apôtres ; enfin, comme il sentit approcher la mort, il prononça ces paroles qui furent les dernières : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs dans l'exil [\[11\]](#). »

Jamais destinées individuelles ne se sont mêlées davantage à l'histoire du monde ; et voilà une biographie qu'il fallait esquisser, puisqu'elle enveloppe tous les intérêts d'un siècle. L'homme est original, et son œuvre grande. Nous ne nous arrêterons pas à relever curieusement les singularités qui distinguent le génie même de Grégoire VII, la violence de ses passions, les aspects tragiques de cette intraitable volonté, non plus que le poétique épisode de son intimité avec Mathilde, dont la grande âme sut le comprendre et l'aimer. Il faut laisser le soin du portrait de cette figure sacerdotale aux artistes qu'aura séduits la sublime étrangeté du sujet. Nous désirons seulement caractériser avec exactitude l'étendue et la portée de l'œuvre même, que les successeurs de Grégoire VII se transmirent comme un héritage sacré, renfermant la volonté de Dieu sur les sociétés humaines.

On peut résumer par un seul mot toute la pensée de Grégoire VII ; ce mot est le pouvoir, et ce qu'il appelait la liberté de l'église n'était autre que la domination de cette église sur les royaumes et les principautés. S'en étonner et s'en plaindre serait indiquer qu'on ne comprend pas le siècle où vivait Hildebrand. Il était nécessaire, deux cent cinquante ans après Charlemagne, qu'un pouvoir général revînt à la surface et à la tête des affaires de l'Europe, et ce fut un signe du progrès de la liberté humaine, que ce pouvoir fut plutôt la tiare que l'épée. Il est vrai que, pour accomplir ce grand résultat, le

christianisme fit le sacrifice de son esprit même ; il s'immola pour régner, et la papauté catholique ne put échapper au péché de prendre pour base la contradiction même de l'Évangile. Mais une fois cette transformation acceptée, que de grandeur, que d'unité dans la pensée de Grégoire VII ! L'église romaine a été fondée par Dieu ; elle se personnifie dans le pape, qui est le représentant de la puissance divine ; elle se recrute par des élections libres ; elle est indépendante devant les rois et au milieu des peuples ; sa divine origine la rend supérieure à l'état et à la royauté, dont les pouvoirs sont humains, limités et conditionnels : ceux qui la servent n'appartiennent qu'à elle, car ses membres ont rompu tout lien avec la chair et le monde ; le prêtre est libre et n'obéit qu'au pape. Le pape ne peut et ne doit être jugé par personne ; il lui appartient de déposer les empereurs et les rois, de nommer et de déposer les évêques sans convoquer de synode. Par son ordre et son autorisation, un inférieur peut accuser son supérieur : principe nouveau qui amenait tous les hommes et portait toutes les causes à son tribunal. Il y avait dès-lors pour toute l'Europe une loi, une juridiction suprême ; la chrétienté avait une forme, une constitution ; les états de l'Europe étaient comme les membres d'un même corps, et si le pape, pour nous servir des paroles de Bossuet, se donnait de grands mouvemens pour rendre le saint-siège maître et propriétaire de tout le royaume du monde, il organisait la solidarité européenne sous la consécration de la religion. Ainsi les grands principes d'ordre, d'unité, de hiérarchie et de pouvoir, s'établissaient avec autorité.

Mais, à notre sens, l'entreprise de Grégoire VII ne fut pas moins utile à la liberté même de l'esprit humain, car elle la provoqua. Le dogmatisme hautain de cet homme, plus prêtre que chrétien, qui démasquait d'un coup tout un système d'autorité, et qui, suivant une expression familière, mais exacte de Bayle, a fourni aux papes ses successeurs la *tablature* qui les a fait triompher en tant de rencontres, suscita le thème contraire de l'indépendance politique et doctrinale. Quoi de plus métaphysique, en effet, et de plus absolu que les propositions sur lesquelles s'appuyaient les prétentions du pape ? Par leur nature, elles imposaient aux hommes l'alternative d'une soumission sans réserve, ou d'une résistance triomphante ; c'est pour leur répondre que, dans le XIIe siècle, les jurisconsultes italiens s'évertueront à construire une théorie du pouvoir impérial, qu'Arnold de Brescia, disciple d'Abeilard, conclura, sans hésiter, de l'indépendance métaphysique à la liberté politique. Il est beau, dans l'économie du moyen-âge, de voir la papauté donner elle-même le

signal des développemens de l'humanité ; son énergique initiative a tout mis en branle ; le monde moral et politique est pénétré jusqu'au fond, et toutes ses sources vont s'ouvrir comme sous la verge de Moïse. Comment penser qu'une institution, si affirmative et si puissante qu'elle se produise, puisse étouffer des élémens nécessaires ? Déjà même, à côté de Grégoire VII, le rationalisme avait un organe, et des condamnations répétées n'empêchaient pas l'archidiacre Béranger de servir de lien entre Scott Érigène et le grand Abeilard. Il y a donc une double raison pour louer la papauté au moyen-âge : elle a fait beaucoup de bien dont souvent elle eut l'intention, et n'a pas fait le mal qu'elle se proposait.

LERMINIER.

1. ↑ *L'Histoire du pape Innocent III* a été traduite par MM. Haiber et Saint-Chéron ; 3 vol. in-8°, chez Debécourt, rue des Saints-Pères. — Voyez, pour *la Papauté depuis Luther*, la *Revue des Deux mondes* du 1^{er} avril 1838, tom. XIV, pag. 71.
2. ↑ Voyez Savigny, *Histoire du Droit romain au moyen-âge*, tom. I.
3. ↑ « Burchardus Wirtzburgensis episcopus et Folradus presbyter capellanus missi sunt Romam ad Zachariam papam, ut consulerent pontificem de causa regum qui isto tempore fuerunt in Francia, qui nomen tantum regis, sed nullam potestatem regiam habuerunt. Per quos praedictus pontifex, mandavit, melius esse illum regem, apud quem summa potestatis consisteret, dataque auctoritate sua, jussit Pipinum regem constitui. » (Eginhardi *Annales de gestis Pipini regis*, anno 751. — *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. V, pag. 197.)
4. ↑ « Hoc anno secundum romani pontificis sanctionem Pipinus rex Francorum appellatus est : et ad hujus dignitatem honoris unctus sacra unctione manu sanctae memoriae Bonifacii archiepiscopi et martyris, et more Francorum elevatus in solium regni in civitate Suessiona. Hildericus vero, qui falso regis nomine fungebatur, tonso capite in monasterium missus est. » (Ibid.)
5. ↑ Carolo Augusti à Deo coronato, magno et pacifico imperatori Romanorum, vita et victoria. (Eginhardi *Annales*, anno 801. — *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. V, pag. 215.)
6. ↑ Ad exemplum B. Hadriani apostolicae sedis antistitis, qui Domino

Carolo vietoriosissimo régi Francorum, et Longobardorum, patriciatus dignitatem ac ordinationem apostolicae sedis et investituram episcoporum concessit, ego quoque Leo episcopus, servus servorum Dei, cum toto clero, ac romano populo constituimus, et confirmamus et corroboramus, et per nostram apostolicam auctoritatem concedimus atque largimur Domino Othoni primo regi Teutonicorum, ejusque successoribus hujus regni Italiae in perpetuum facultatem eligendi successorem, atque summae sedis apostolicae successorem ordinandi, ac per hoc archi-episcopos seu episcopos, ut ipsi ab eo investituram accipiant et consecrationem, unde debent, exceptis his, quos imperator pontificibus et archiepiscopis concessit : et ut nemo deinceps cujusque dignitatis vel religiositatis eligendi vel patricium vel pontificem summae sedis apostolicae, aut quemcumque episcopum ordinandi habeat facultatem absque consensu ipsius imperatoris (quod tamen fiat absque omni pecunia), et ut ipse sit patricius et rex. Quod si a clero, et populo quis eligatur episcopus, nisi à supradicto rege laudetur, et investiat, non consecratur. Si quis contra hanc regulam et apostolicam auctoritatem aliquid molietur, hunc excommunicationi subjacere decernimus, et nisi resipuerit, irrevocabili exilio puniri vel ultimis suppliciis affici. (*Decreti*, I pars, distinctio 63, § XXIII, pag. 83, tom. I. Corpus juris canonici. Édition de Pierre et François Pithou.)

7. ↑ « Enitère ergò, miles Christi, esto signifer et compugnator, et quod armis nequis, consilii et opum auxilio subveni. Quid est quod das, aut cul das ? » (Gerbert. Epistolae, ep. 107. — *Recueil des historiens des Gaules et de France*, tom. X, pag. 426)
8. ↑ 1. Je vis encore descendre du ciel un ange qui avait la clé de l'abîme et une grande chaîne à la main. — 2. Il prit le dragon, l'ancien serpent, qui est le diable et Satan, et il l'enchaîna *pour mille ans*. — 3. Et l'ayant jeté dans l'abîme, il le ferma et le scella sur lui, afin qu'il ne séduisit plus la nature, *jusqu'à ce que mille ans soient accomplis* ; après quoi il doit être délié pour un peu de temps. (Chap. XX, Apocalypse de saint Jean. — Bible de Vence, tom. 24, pag. 359.)
9. ↑ Nous avons surtout suivi, dans cette esquisse de la vie d'Hildebrand, *l'Histoire du pape Grégoire VII*, par M. J. Voigt, professeur à l'université de Halle, et qu'a traduite M. l'abbé Jager (2 vol. in-8°). Cette histoire offre, pour le récit des faits, une érudition consciencieuse, et, pour leur appréciation, une haute impartialité. Ce n'est pas une des

moindres gloires du protestantisme germanique, que l'incorruptible et savante justice qu'il porte de nos jours dans l'étude historique du christianisme. Nous saisissons aussi volontiers l'occasion de rappeler ici un intéressant travail de M. de Vidaillan sur la vie de Grégoire VII (2 vol. in-8°). Nous attendons le livre de M. Villemain.

10. ↑ Pierre Damien en parle avec ces expressions : « Hortum deliciarum, agrum Domini, velut acervus est coelestium. » Le monastère de Clugny fut fondé en 919.
11. ↑ « Dilexi justitiam et odii iniquitatem : propterea morior in exilio. »

N° II. [\[1\]](#)

Le successeur d'Hildebrand, Victor III, qui ne régna qu'un an, recommanda, avant d'expirer, d'élever au saint-siège Othon, évêque d'Ostie, qu'avait désigné à son lit de mort Grégoire VII lui-même, et Othon, sitôt qu'il eut été salué pape sous le nom d'Urbain II, écrivit le lendemain de son élection à tous les évêques de la chrétienté, pour leur déclarer qu'il suivrait en tout point les errements et décrets de Grégoire VII. Pascal II, successeur d'Urbain, confirma tous les anathèmes d'Hildebrand contre Henri IV ; il soutint dans sa révolte le fils de l'empereur contre son père ; il approuva les archevêques allemands qui couronnèrent Henri V à Mayence, et qui avaient dit au prince excommunié : *N'est-ce pas à nous qu'il appartient de détrôner les rois, quand nous les avons mal choisis ?* Il ne resta plus à Henri IV que d'implorer l'appui du roi de France en lui rappelant l'intérêt commun des princes à venger son injure. Enfin, réduit à une détresse absolue, il dut borner son ambition à demander une prébende laïque, dans l'église de Spire ; n'ayant pu l'obtenir, il alla mourir à Liège. On l'avait enseveli sans pompe ; Pascal II ordonna que son corps fût déterré, et ses dépouilles restèrent pendant cinq ans privées de sépulture ; si plus tard on les descendit dans les caveaux de Spire, c'est que l'empereur Henri V n'était plus en bonne intelligence avec le pape. Les deux champions de l'église et de l'empire eurent donc le même sort ; tous deux moururent dans le malheur et dans l'exil, expiant ainsi l'éclat de leur lutte et la violence de leurs passions. Mais si Grégoire VII et Henri IV arrivaient à se ressembler par leurs malheurs ; les causes qu'ils soutinrent étaient loin d'avoir la même fortune. L'église triomphait : sa domination spirituelle, son autorité générale, s'établissaient tous les jours ; elle était reconnue de plus en plus comme le lien commun des peuples, comme l'expression une et suprême de la pensée de Dieu, du christianisme.

La preuve de cet état nouveau de l'Europe ne se fit pas attendre ; dix ans après la mort de Grégoire VII, le mouvement des croisades éclata. Il était depuis long-temps dans la pensée de quelques hommes ; Silvestre II, Hildebrand lui-même avaient conçu d'employer la force de tous les chrétiens pour délivrer le tombeau du Christ ; mais comment exécuter ce grand dessein ? Au Xe siècle, rien n'était possible ; au milieu du XIe, tout n'était pas mûr. Enfin, sur la provocation de Constantinople, de l'empereur grec qui sollicite le secours des Latins, qui se plaint d'être menacé par les Turcs, qui

invoque les saintes reliques, et vante en même temps la beauté des femmes grecques, on commence à s'émouvoir en Europe, non pas tant en Italie qu'en France. D'ailleurs, les malheurs de Jérusalem avaient été vus et constatés par des pèlerins. Le patriarche Siméon avait exercé une influence décisive sur un Français, nommé Pierre, qui, de retour en Europe, alla se jeter aux pieds d'Urbain II pour lui demander justice des souffrances et des opprobres de Sion, tant désormais le pape était considéré comme le juge suprême de la chrétienté ! — La puissance de la religion s'affermisssait aussi par de nouveaux établissemens. A côté des Bénédictins dont les congrégations de Cluny, des Camaldules, de Vallombreuse et de Citeaux prospéraient, s'élevaient l'ordre des Chartreux, fondé par Bruno de Cologne, l'ordre des Antonins, celui de Grand-Mont dans le Limousin. Dans les autres pays de l'Europe où le christianisme était plus nouveau, ses progrès n'étaient pas moins sensibles. En Pologne, Casimir Ier rétablissait la foi chrétienne ; la Russie depuis Wladimir-le-Grand renonçait aux faux dieux ; la Suède était le théâtre de luttes sanglantes entre la cause de l'Évangile et les restes opiniâtres du paganisme ; en Danemark, Harold IV s'était mis en correspondance avec Grégoire VII et avait protégé l'église ; Ladislas avait en Hongrie raffermi les autels catholiques. Ainsi s'organisait la chrétienté, et Rome en était reconnue pour la métropole et la maîtresse. Aussi, est-ce à la voix du pape que l'Europe se précipitera sur l'Asie : elle n'a cette force d'expansion que parce qu'elle se sent véritablement une ; et c'est l'énergie centrale de sa spiritualité qui lui permet les conquêtes et les aventures. Le 15 juillet 1099, un vendredi, à trois heures, le jour et le moment où Jésus-Christ expira, l'élite de la chevalerie européenne entra dans Jérusalem et mit un trône chrétien à côté du Saint-Sépulcre. Ce n'était plus cette Europe tremblante de la fin du Xe siècle qui courbait le front sous la crainte et l'agonie de la mort ; elle tressaillait alors d'orgueil et de foi en elle-même et en son Dieu, et elle ouvrait pour les siècles à venir les rapports de l'Orient et de l'Occident.

Cependant il s'agissait toujours, entre l'Allemagne et l'Italie, de régler la grande affaire des investitures. Henri V avait envoyé au pape une solennelle ambassade qui échoua dans les difficultés épineuses de cette négociation ; quelques années après, il passa en Italie ; il y reçut l'hommage de la comtesse Mathilde, et voulut entrer dans Rome, qui fut contrainte de lui ouvrir ses portes. Il y arracha au pape un traité où Pascal II garantissait à l'empereur le droit d'investiture, pourvu qu'il ne s'y mêlât aucune simonie. Les cardinaux,

plus fidèles aux maximes de Grégoire VII, refusèrent de souscrire à ce traité et forcèrent Pascal de le déclarer nul dans un concile tenu à Latran. Henri V, qui était retourné en Allemagne, repassa les Alpes, et s'empara de la succession de Mathilde que la comtesse avait léguée au saint-siège : il se fit couronner à Rome empereur par Bourdin, archevêque de Prague ; Pascal mourut à Bénévent où il s'était réfugié ; son successeur Gelase ne fut pape qu'un an, et ce fut Caliste II qui, enfin, termina la querelle des investitures par le célèbre concordat de 1122. A Worms, dans une assemblée générale de l'empereur, des princes et des états de l'Allemagne, on rédigea un écrit où le pape Caliste, parlant à Henri V, lui accordait que les élections des évêques et des abbés du royaume teutonique se fissent en sa présence, sans violence ni simonie ; l'élu devait recevoir les régales par le sceptre, excepté ce qui appartenait à l'église romaine, et en faire les devoirs qu'il doit faire de droit. Celui qui aura été sacré dans les autres parties de l'empire devait recevoir de l'empereur les régales dans six mois. « Je vous prêterai secours, disait le pape à l'empereur, selon le devoir de ma charge, quand vous me le demanderez. Je vous donne une vraie paix et à tous ceux qui sont ou ont été de votre parti du temps de cette discorde ^[2]. » De son côté, l'empereur, dans un autre écrit, disait que, par amour de Dieu, de la sainte église et du pape, il remettait toute investiture par l'anneau et la crosse, et accordait dans toutes les églises de son royaume et de son empire les élections canoniques et les consécutions libres. Il restituait à l'église romaine les terres et les régales de Saint-Pierre, qui lui avaient été ôtées du vivant de son père ou sous son propre règne, et qu'il possédait ; il promettait d'aider fidèlement à la restitution de celles qu'il ne possédait pas ^[3]. M. de Maistre fait très bien ressortir l'importance de la question des investitures au moyen-âge quand il dit : « Les papes ne disputaient pas aux empereurs l'investiture par le *sceptre*, mais seulement l'investiture par la crosse et l'anneau. Ce n'était rien, dira-t-on. Au contraire, c'était tout. Et comment se serait-on si fort échauffé de part et d'autre, si la question n'avait pas été importante ? Les papes consentirent à l'investiture par le sceptre, c'est-à-dire qu'ils ne s'opposaient point à ce que les prélats, considérés comme vassaux, reçussent de leur seigneur suzerain, par l'investiture féodale, *ce mère et mixte empire* (pour parler le langage féodal), véritable essence de fief qui suppose, de la part du seigneur féodal, une participation à la souveraineté, payée envers le seigneur suzerain qui en est la source, par la dépendance politique et la loi militaire. Mais ils ne voulaient point d'investiture *par la crosse et par l'anneau*, de peur que le souverain

temporel, ne se servant de ces deux signes religieux pour la cérémonie de l'investiture, n'eût l'air de conférer lui-même le titre et la juridiction spirituelle, en changeant ainsi le bénéfice en fief ; et, sur ce point, l'empereur se vit à la fin obligé de céder. Ainsi les luttes furieuses de Grégoire VII et d'Henri IV aboutissaient à une transaction, et l'équilibre commençait à s'établir entre le sacerdoce et l'empire, entre la hiérarchie ecclésiastique et la constitution féodale.

La France allait, au XIIe siècle, sortir de son obscurité, et entrer en partage de cette illustration que l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie devaient aux empereurs, à Guillaume-le-Conquérant et à Grégoire VII. La royauté réussissait à réduire quelques vassaux, et les communes commençaient à conquérir leurs franchises. A côté de ces résultats politiques, les luttes de la religion et de la science s'élèvent : le Breton Abailard, qui était entré à Paris la première année du XIIe siècle, explique la théologie par la dialectique, met en balance Aristote avec Jésus-Christ, et compare les trois personnes de la trinité aux divers termes d'un syllogisme, explication que de nos jours Hegel a reproduite. A trente-neuf ans, ses passions s'allument, et auprès de lui Héloïse devient le type de la femme s'approchant de la science par l'amour. En face de cet homme chez qui éclatèrent avec tant d'audace toutes les ardeurs de l'esprit et des passions, l'église avait besoin d'un puissant défenseur ; elle le trouva dans Bernard ; ce moine de vingt-deux ans, doué tout ensemble d'une mysticité infinie, d'une activité politique inépuisable, prit sur l'Europe l'autorité d'un pape, tout en restant abbé de Clairvaux. Le premier écrit que composa Bernard traita des degrés de l'humilité, vertu par laquelle l'homme devient méprisable à lui-même ; il rédigea aussi une exhortation aux templiers sur la demande de leur premier grand-maître, et il y disait qu'il était merveilleux d'avoir réuni le caractère du moine et du soldat. Le pape le consultait comme un oracle, et l'employait comme un ministre : il l'envoya à Salerne pour rétablir la paix entre Roger, roi de Sicile, et Rainulf, duc de la Pouille. Bernard était revenu dans sa solitude de Clairvaux, quand il reçut une dénonciation touchant les écrits et les doctrines d'Abailard : il le fit avertir, il le vit même, lui parla avec douceur ; mais le philosophe, malgré une première condamnation encourue dix-huit ans auparavant au concile de Soissons, demanda à défendre lui-même ses livres au concile de Sens. Bernard s'y rendit ; le roi de France était témoin ; on pressa Abailard de parler, mais il en appela au pape et garda le silence. Bernard écrivit à

Innocent II, il lui raconta ce qui s'était passé ; il lui manda qu'Abailard relevait les philosophes et abaissait les docteurs de l'église, qu'il cumulait les erreurs d'Arius, de Pélage et de Nestorius ; enfin, il le signalait comme étant d'accord avec Arnould de Brescia, son disciple, pour conspirer contre le christianisme : *Magister Petrus (Aboelardus), et Arnaldus, à cujus peste Italiam purgastis, adstiterunt et convenerunt in unum adversus Dominum et adverses Christum ejus* [4]. Cependant Abailard avait pris le chemin de Rome ; il passa par Cluny ; il y apprit que le pape avait confirmé la condamnation prononcée par le concile ; il y resta, et après deux ans il y mourut, brisé par l'immense fardeau qu'il avait soulevé avec tant d'audace, mais qu'il ne suffisait pas à porter : car enfin Abailard s'était permis les plus hautes témérités. S'il faut en croire son dénonciateur, Guillaume, abbé de Saint-Thierry, il enseignait, entre autres choses, que le Saint-Esprit est l'ame du monde, que nous pouvons vouloir et faire le bien par le libre arbitre, sans le secours de la grace, que ce n'est pas pour nous délivrer de la servitude du démon que Jésus-Christ s'est incarné et qu'il a souffert, que les suggestions du démon se font dans les hommes par les moyens physiques, qu'il n'y a de péché que dans le consentement au péché et le mépris de Dieu, qu'on ne commet aucun péché par le plaisir, le désir et l'ignorance, mais que ce sont des dispositions naturelles [5]. C'était trop pour le XIIe siècle, et la pétulance de son génie avait emporté l'amant d'Héloïse dans des hardiesses trop périlleuses.

Après ces débats métaphysiques, la seconde moitié du XIIe siècle nous montre des théories politiques. L'Italie, pendant les luttes du sacerdoce et de l'empire, avait accru sa liberté intérieure. Venise, Pise, Gènes, Naples, Amalfi, avaient un gouvernement républicain. Les villes de la Lombardie, Milan, Pavie, Crémone, Asti, Vérone, Padoue, Lodi, possédaient des consuls, une milice, jouissaient des droits régaliens de faire la paix, la guerre, de battre monnaie, et ces grandes cités voulaient attirer dans leur alliance les villes moins considérables pour s'en faire un instrument de guerre et de résistance, soit contre le pape, soit contre l'empereur ; car la querelle de l'église et de l'empire partageait l'Italie comme en deux camps, et les mots de Guelfes et de Gibelins (*Welf, Weiblingen*), prononcés pour la première fois, en 1140, à la bataille de Winsberg, que se livrèrent, en Souabe, le duc de Bavière et l'empereur Conrad III, devinrent bientôt le cri de ralliement des champions acharnés de la suprématie de l'église et du pouvoir impérial. Le neveu et le

successeur de Conrad, Frédéric Barberousse, ne voulut pas souscrire à l'indépendance italienne qu'il traita de révolte contre l'Allemagne et les droits de l'empire. L'année 1154 le vit entre Plaisance et Crémone, passant son armée en revue dans les plaines de Roncalia ; il se fit couronner roi de Lombardie à Pavie, et marcha sur Rome.

La ville des papes était alors dans une singulière anarchie : l'élève d'Abailard, Arnould de Brescia, avait prêché, dans toute l'Italie, des principes nouveaux. Condamné par un concile à Latran, il s'était réfugié à Zurich, dont la position était telle, dit Jean de Muller, dans son *Histoire de la Suisse*, que chaque progrès de l'Allemagne et de l'Italie était un bonheur pour cette commerçante et religieuse cité. Arnould de Brescia, dit encore l'historien ^[6], prêcha sa doctrine aux hommes de Zurich ; elle fut reçue par beaucoup de citadins et de campagnards : quelques-uns soutinrent leur opinion dans les diètes, et la transmirent à leurs petits-fils, avec une foi ferme contre laquelle vint échouer l'éloquence de saint Bernard. Pendant l'exil d'Arnould, les Romains avaient établi un gouvernement républicain. Quand il fut de retour, il voulut ressusciter les formes politiques de l'antiquité, faisant un bizarre mélange des souvenirs de la république romaine et des traditions de la primitive église. Sa perte fut le gage d'une réconciliation entre le pape Adrien IV et Frédéric Barberousse. On le brûla vif, et ses cendres furent jetées au vent. Voici comment l'infortuné disciple d'Abailard a été dépeint par un contemporain, Otton de Freisingen, historien de Frédéric Barberousse, peu favorable aux opinions nouvelles : « C'était un homme d'un esprit, assez subtil ; toutefois son éloquence présentait plus de mots que d'idées. Aimant la singularité, il se précipitait avec ardeur dans les opinions nouvelles : c'était un de ces esprits merveilleusement propres à élever des hérésies, des schismes et des troubles. Quand, après avoir étudié, il repassa de France en Italie, il prit l'habit religieux pour mieux tromper la foule ; il se mit à tout censurer, à tout déchirer ; il n'épargna personne ; il se montra le détracteur des clercs et des évêques le persécuteur des moines ; il ne flattait que les laïcs. » Et qu'enseignait cet Arnould, si sévèrement traité par Otton ? « Il disait que les clercs qui possédaient des biens, que les évêques qui avaient des droits régaliens, et que les moines qui avaient des domaines ne pouvaient, en aucune manière, espérer faire leur salut ; que toutes ces choses appartenaient au prince temporel, et devaient, par un effet de sa munificence, n'être que le partage des laïcs ^[7]. » Ainsi, voilà un novateur qui, pour mieux

lutter contre l'église, se jette du côté des rois, au point de les déclarer dispensateurs uniques des biens de la terre. Mais il nous faut maintenant passer de cette doctrine à la théorie du pouvoir impérial, élevée par les jurisconsultes italiens.

Entre le pape et l'empereur la mésintelligence ne tarda pas à se glisser. Frédéric avait tenu de mauvaise grace l'étrier à Adrien ; dans une diète à Besançon, des légats avaient présenté une lettre à l'empereur où l'empire était désigné sous le nom de *beneficium* ; c'était en faire une dépendance féodale du saint-siège. *Eh ! de qui Frédéric tient-il l'empire, sinon du pape ?* dit un des légats que le comte palatin, Otton de Witelsbach, voulut tuer dans sa colère. Les états protestèrent contre une pareille doctrine ; Adrien fut obligé de se désister expressément de cette prétention, il promit aussi de faire disparaître le tableau de Lothaire II, qui représentait l'empereur à genoux devant le pape Alexandre II. Frédéric passe en Italie, assiège Milan, contraint l'orgueilleuse cité de lui ouvrir ses portes et la dépouille de ses privilèges. Mais ce n'est plus assez pour lui du triomphe des armes ; il lui faut la consécration d'une doctrine qui fonde le droit de la couronne impériale. Par ses ordres, quatre jurisconsultes, élèves du célèbre Irnérius, Bulgare, Martin de Gozia, Jacques et Hugues de la Porte, recherchèrent les droits de l'empire ; ils prononcèrent que tous les fiefs majeurs, que tout ressort et toute juridiction relevaient du trône impérial ; ils établirent que l'empereur avait le droit de lever une capitation générale outre les tributs annuels et les impositions ordinaires ; enfin ils élevèrent le pouvoir impérial à cette formule : *La volonté de l'empereur est le droit ; ce qui lui plaît a force de loi ; — tua voluntas jus esto ; sicuti dicitur : quidquid principi placuit legis habet vigorem.* Ainsi l'empereur, avec le secours du droit romain, était déclaré l'égal des anciens empereurs de Rome ; on ressuscitait la dictature des Césars pour battre en ruines la théocratie de Grégoire VII ; contre le prêtre s'élevait le jurisconsulte, s'appuyant, comme lui, de l'autorité des textes, de la majesté des traditions ; mais, dans sa bouche et sous sa plume, les textes et les traditions n'étaient plus invoqués pour l'église, mais contre elle, mais en faveur de l'empire et de la royauté. Dans le siècle suivant, les jurisconsultes français continuèrent avec puissance l'œuvre commencée par les Italiens, et les foudres de l'église romaine viendront souvent mourir au seuil de la grand'chambre du parlement de Paris.

Les Milanais ne pouvaient se résoudre à la soumission envers l'empereur, et provoquèrent une nouvelle lutte où ils succombèrent dans la troisième année. Leur ville fut rasée, et Frédéric, à Pavie le jour de Pâques, se couronna lui-même encore une fois. Cette guerre si vive était, pour la liberté de l'Italie en face de l'Allemagne, un puissant aiguillon, et un pape comprit, avec un instinct vraiment politique, le nouveau rôle qu'elle lui offrait. Alexandre III, dont le pontificat, le plus long du XIIe siècle, dura vingt-deux ans, et pendant lequel quatre anti-papes se succédèrent, sut imprimer une direction systématique à la résistance désespérée des Lombards. Après avoir excommunié Frédéric en s'autorisant des anathèmes de Grégoire VII contre Henri IV, il forma une vaste ligue de Rome, de Venise et des villes lombardes, et une guerre générale recommença avec plus d'acharnement. Frédéric entra un instant dans Rome, mais la contagion se mit dans son armée ; il voulut entamer quelques négociations qui furent repoussées par le pape, et il fut obligé de repasser les monts pour tenter d'armer l'Allemagne contre l'Italie. Mais l'Allemagne fatiguée se refusait à de nouveaux efforts, et Frédéric fut condamné à une inaction de cinq ans, que mirent à profit les villes lombardes pour relever leurs affaires, leurs murailles et leurs finances. Enfin, en 1174, Frédéric put rentrer en Italie à la tête d'une formidable armée ; il brûla Suze, mais il fut obligé de s'arrêter quatre mois devant Alexandrie, ville nouvelle bâtie par les Lombards, qui l'avaient baptisée par reconnaissance du nom même du pape Alexandre III ; l'empereur ne put la prendre. Alors quelques négociations furent nouées de part et d'autre, mais sans résultat. Une nouvelle armée vint renforcer les troupes allemandes, et à quinze milles de Milan, la bataille de Lignano, perdue par Frédéric, assura l'indépendance italienne. Cette fois les négociations furent reprises pour ne plus avorter. Le pape et l'empereur se virent à Venise et jurèrent la paix. Frédéric n'avait pas de peine à renoncer au schisme et à ne plus soutenir les anti-papes ; il n'était pas non plus difficile de rétablir la paix entre l'empire d'Occident, le roi des Deux-Siciles et l'empire d'Orient ; mais c'était un épineux problème que de définir les droits de l'empereur et des villes lombardes. Comme sur ce point on ne pouvait s'entendre, on convint, pour ne pas empêcher la paix désirée de tous, d'une trêve de six ans pendant laquelle les droits de part et d'autre demeureraient en suspens. Les six années écoulées, personne ne voulut recommencer la guerre, et dans une diète à Constance, en 1183, fut rédigé un traité définitif, base du droit public et témoignage écrit des libertés de l'Italie. L'empereur y renonçait aux droits

régaliens dans l'intérieur des villes ; il reconnaissait aux cités confédérées le droit de lever des armées, de s'entourer de murailles, et d'exercer dans leur enceinte la juridiction tant civile que criminelle ; mais il se réservait l'investiture des consuls, le serment de fidélité qui devait se renouveler tous les dix ans, et les appels dans les causes civiles dont l'objet surpasserait la valeur de vingt-cinq livres impériales [8]. Ainsi, un siècle après la mort de Grégoire VII, les rapports de l'Allemagne et de l'Italie commençaient à devenir réguliers et pacifiques. Dans la lutte de trente ans qui amena la paix de Constance, les deux pays eurent chacun un grand homme. Alexandre III a un tout autre aspect qu'Hildebrand, il continue son œuvre par d'autres moyens ; c'est déjà aux intérêts positifs, à la liberté italienne, à l'ambition naissante de Venise, à l'indépendance lombarde qu'il demande le triomphe de l'église. Les revers le trouvent souple et ferme à la fois, les prospérités ne le jettent pas dans le danger des prétentions excessives ; il signe avec l'empereur une paix opportune ; pendant son exil en France, il sait se faire honorer du roi Louis, et garder toute la majesté du pontificat ; dans les démêlés si tragiques entre Thomas Becket et Henri II, dont il faut lire le récit tant dans *l'Histoire ecclésiastique*, de Fleury, que dans *l'Histoire de la Conquête d'Angleterre*, de M. Augustin Thierry, Alexandre III s'attache à ménager l'archevêque et le roi ; il leur donne raison tour à tour, si bien que Becket, se voyant abandonné par Rome dans sa lutte contre la royauté, peut s'écrier dans son désespoir : *Barrabas se sauve et Christ est mis à mort !* Alexandre III a déjà quelque chose de la cauteleuse prudence des papes du XVI^e siècle. Entre Grégoire VII et Innocent III, il marque comme un point d'arrêt par sa modération avisée. Frédéric, au contraire, ne se meut que par d'impétueuses saillies ; il a tout l'orgueil de l'empire et toutes les passions de la race allemande ; c'est bien le successeur des Othon et le vengeur d'Henri IV ; il relève la couronne impériale, et la maintient du moins au niveau de la tiare, rétablissant ainsi l'image de cette république chrétienne qui devait avoir deux têtes. A une ardeur qui parfois ressemble à de la furie, il unit un mâle bon sens, et il sait transiger aussi bien que combattre néanmoins chez lui l'héroïsme l'emporte. Aussi après avoir signé la paix de Constance, et puni la rébellion d'Henri Welf, duc de Bavière, il courut en Orient, le premier des princes chrétiens, à la nouvelle de la prise de Jérusalem par le sultan d'Égypte, entra sur les terres des Turcs, prit Iconium, traversa le mont Taurus, et se noya dans le fleuve Seleph qu'il voulut passer à cheval, terminant par une mort de soldat une vie de grand empereur.

A la fin du XI^e siècle, c'était de son propre mouvement que la chrétienté s'était jetée sur l'Asie ; à la fin du XII^e, elle était contrainte d'y revenir, sous peine de forfaire à l'honneur. Saladin avait repris Jérusalem ; c'était un défi à toute la chevalerie de l'Europe. Aussi Frédéric Barberousse n'avait été que le précurseur des rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, tous deux avides de gloire, l'un politique plus habile, l'autre plus brillant chevalier, le premier plus grand en Europe, l'autre plus illustre en Syrie. Ptolémaïs ouvrit ses portes à l'armée des croisés qui représentait bien la chrétienté ; car tous les peuples s'y étaient donné rendez-vous, l'Allemand, le Français, l'Anglais, l'Italien ; le camp des chrétiens était comme une autre ville s'élevant en face de la ville infidèle, et comme une image de l'Europe.

Le XII^e siècle, qui terminait ainsi ses travaux par une sorte de décoration et de pompe militaire, nous offre de notables résultats. Les idées se débrouillent, les institutions se développent, les peuples se distinguent et les hommes s'affirment. Les rapports et les luttes de la religion et de la philosophie, ces deux points de vue d'une même vérité, s'établissent : Abailard et Bernard en ont la gloire. Le droit romain reparaît pour servir à la fois de pâture à l'esprit et d'instrument politique ; l'église commence à rédiger sa législation et son *corpus juris canonici*. Les libertés politiques s'organisent en France, en Italie, en Allemagne ; les grands hommes paraissent et se multiplient ; on voit luire de ces grandes figures dans lesquelles l'humanité s'exprime et se glorifie ; les relations de l'Orient et de l'Occident, de l'islamisme et du christianisme, sont devenues plus intelligentes et plus utiles. Les chrétiens, en révéant Saladin, ont appris qu'il est d'autres vertus que celles inspirées par l'Évangile ; et Richard est devenu, pour le sectateur du Coran, le type du chevalier chrétien. Bientôt, à la suite de la religion, le commerce et la science trouveront dans ces rapports de précieux avantages. Tel est le point où est parvenue la société européenne au moment où Innocent III monte sur le trône pontifical.

La vie d'Innocent III est un sujet bien fait pour séduire un esprit qui se croit la vocation d'écrire l'histoire. Son importance n'est inférieure à aucune des biographies les plus illustres des temps anciens et modernes ; elle offre l'apogée du moyen-âge. L'auteur qui s'en est emparé, M. Frédéric Hurter, ne saurait être compté, sans doute, parmi ces hommes de premier ordre qui écrivent l'histoire avec une autorité souveraine, et qui sont la gloire d'une littérature, comme Bossuet, Gibbon, Jean de Muller ; mais au-dessous de ces

hauteurs inaccessibles à la foule, il est encore de belles places. Si M. Hurter n'a pas le génie de l'histoire, il en a bien le goût, l'esprit et le culte. Il y a vingt ans qu'en parcourant la collection des lettres du pape Innocent III, il conçut l'idée d'écrire son histoire. Depuis, à travers les devoirs d'une vie active, il n'a jamais négligé de rassembler les matériaux de ce grand travail. Il nous raconte lui-même qu'il ne tarda pas à comprendre que la vie d'un tel homme, centre et souvent moteur de tous les évènements de son siècle, ne pouvait être séparée de ses relations multipliées avec ses contemporains. La vie d'un pape au moyen-âge, dit fort bien M. Hurter, est un fragment de l'histoire universelle. D'ailleurs, la lecture attentive des écrits d'Innocent lui révéla combien la vie de ce pape s'était transformée dans celle de l'église, et alors la figure de l'homme dont il avait entrepris d'écrire l'histoire, lui apparut dans sa lumineuse splendeur. Voilà de l'enthousiasme naïf et sincère. M. Hurter a la passion de l'impartialité historique : protestant, président du consistoire du canton de Schaffhouse, il a *historiquement*, pour le catholicisme au moyen-âge, une admiration profonde ; nous disons *historiquement*, car il a soin de distinguer expressément la vérité de l'histoire de la vérité du dogme.

« Que la croyance qui faisait agir Innocent III, écrit M. Hurter, considérée en elle-même, soit vraie ou fausse, conforme ou non à la doctrine de l'Évangile, bien ou mal fondée sur la parole de Jésus-Christ, c'est une question d'un haut intérêt, qui appartient à la polémique théologique, mais dont l'histoire n'a pas à s'occuper. Il suffit à l'histoire de savoir que cette croyance dominait à une époque, et se liait à une institution qui exerçait une souveraine et universelle influence. » Nous ne pouvons qu'applaudir à tant de sagacité et répéter, avec l'écrivain de Schaffhouse, qu'il n'est rien de plus injuste que de répudier les plus hautes qualités de l'intelligence et du caractère, uniquement parce que nous n'approuvons pas les formes extérieures et les circonstances accidentelles avec lesquelles elles ont dû se manifester. Il n'y a donc pas trace, dans le livre de M. Hurter, des opinions et des principes du protestantisme ; il nous peint naïvement l'institution catholique dans sa puissance et son génie ; il raconte, il ne critique pas ; même on se surprend à trouver cette impartialité excessive, et cette absence complète d'appréciations rationnelles tourne, pour l'esprit, en une déception qui l'impatiente parfois. On ne peut écrire sur les institutions, les idées et les hommes, sans les juger et sans prendre parti. Si M. de Barante a pu appliquer à l'histoire, comme il l'a

fait avec tant d'éclat, la méthode purement narrative, c'est qu'il a su choisir avec un tact exquis une époque où les évènements sont tous pittoresques, où les croyances du moyen-âge sont déjà tombées dans le chaos, où les idées modernes ne règnent pas encore, où tout aboutit presque toujours à des voies de fait, à des guerres entre la France et l'Angleterre, à des batailles en Flandre, à des scènes d'anarchie civile, à des jeux et à des champs-clos de chevalerie. Mais le XIIIe siècle ne peut se contenter d'une chronique ; il lui faut une histoire, parce qu'il a remué les croyances et les idées les plus profondes de l'humanité. Mais, prenons le livre de M. Hurter, tel qu'il lui a été donné de le concevoir et de l'exécuter ; prenons-le avec les qualités précieuses d'une érudition tout ensemble intelligente et candide, avec des défauts dont le génie pouvait seul se préserver, et, tel qu'il est, sachons en profiter et en jouir.

Le biographe d'Innocent III commence son livre par des détails sur la jeunesse du grand pape dont il va dérouler l'histoire. L'origine des Conti, aïeux d'Innocent, remonte à une époque beaucoup plus reculée que celle indiquée par les documens écrits qui existent encore. Du jour où elle se fixa à Rome, cette famille brilla pendant six siècles du plus vif éclat. Au XIIe siècle, un de ses rejetons, le comte Trasmondo, épousa une Romaine, nommée Claricie, de la maison des Scotti ; il eut de ce mariage une fille et quatre fils dont le plus jeune vint au monde vers l'an 1160 ou 1161 ; son père le fit baptiser sous le nom de Lothaire : c'est Innocent III. On sait peu de chose des premières années de Lothaire, de son enfance ; seulement il dut à sa noble origine, qui lui faisait compter trois cardinaux parmi ses plus proches parens, d'entrer à l'école de Saint-Jean-de-Latran. De Rome il se rendit à Paris dont la souveraineté scientifique attirait l'élite de la jeunesse européenne. Lothaire suivit de préférence les leçons de Pierre, chantre de la cathédrale, qui méritait une grande estime par la pureté de sa doctrine ; il s'honora toujours d'un pareil maître, et, quand il fut élevé sur le trône pontifical, il lui conféra tour à tour l'évêché de Cambrai et l'archevêché de Sens. C'était surtout l'Écriture sainte, et son application aux discours publics destinés au clergé et au peuple, qui occupait Lothaire ; néanmoins il ne négligeait pas la sagesse humaine. Le livre de Boèce, *de Consolatione philosophiae*, ce manuel des hommes d'état et des savans au moyen-âge, avait pour lui un grand attrait ; l'histoire affermissait sa raison, et l'antique poésie charmait ses loisirs. C'est pendant ce séjour à Paris qu'on place un voyage en Angleterre, où il aurait été

s'agenouiller sur le tombeau de Thomas Becket, martyr de la cause de l'église. Quelles pensées s'élevèrent alors dans son ame, et le fils du noble comte ne songea-t-il pas dans sa prière à continuer l'ouvrage du fils du charpentier ?

De Paris, Lothaire alla à Bologne. Les nombreuses ordonnances, les décisions et réponses qu'il rendit quand il fut pape, attestent qu'il y étudia profondément le droit canonique. Enfin il retourna à Rome et reçut les ordres sacrés ; il obtint un canonicat à Saint-Pierre, Grégoire VIII, qui ne régna que cinquante-sept jours, lui conféra le sous-diaconat ; ce fut son oncle maternel, Clément III, qui remplaça Grégoire. Le nouveau pape nomma son neveu, âgé de trente ans, cardinal-diacre, et lui conféra le titre de l'église de Saint-Sergius et de Saint-Bacchus, titre qu'il avait lui-même porté. Nommé cardinal, après avoir donné ses premiers soins à son église, dont il releva les murs et orna l'intérieur, il s'occupa activement des affaires générales auxquelles l'associait sa nouvelle dignité. Ces occupations lui valurent la connaissance des personnages marquans de tous les royaumes chrétiens, et des amitiés auxquelles plus tard il resta fidèle. Sous le règne de Célestin III, il prit moins de part à l'administration de l'église ; depuis long-temps sa famille et celle du nouveau pape étaient ennemies. C'est à cette époque qu'il composa un livre *des Misères de la vie humaine*, déclamation lugubre sur les douleurs de l'homme et du genre humain ; en voici quelques traits : « Que la vie est pénible ! Voulez-vous parvenir à la sagesse, à la science, alors les veilles, les peines et le travail sont votre lot, et néanmoins à peine si vous acquérez quelques connaissances... Quelle agitation intérieure pour toute chose ! Le riche et le pauvre, le maître et le valet, l'époux et le célibataire, tous sont tourmentés de diverses manières par la misère. Ainsi le célibataire par le désir de la chair, et le mari par sa femme : celle-ci veut des parures précieuses, des meubles, sans aucun égard aux revenus de son mari ; si elle ne les obtient pas, elle se plaint, elle pleure, elle fait la moue et murmure toute la nuit... La vie est un service militaire, elle est environnée de tous côtés d'ennemis et de dangers ; la nature humaine est de jour en jour plus corrompue ; le monde et notre corps vieillissent... L'ame ne se sépare pas avec plaisir du corps ; la mort et la corruption nous font frissonner d'effroi. A quoi servent alors les trésors, les festins, les honneurs, les jouissances de la vie ? Voici venir le ver qui ne meurt pas, le feu qui ne s'éteint pas. Ne dites pas : La colère de Dieu ne peut être éternelle, sa miséricorde est infinie ;

l'homme a péché dans le temps, Dieu ne punira pas pour l'éternité. Espérance stérile, fausse présomption ! Pas de délivrance possible dans l'enfer, car le mal restera comme penchant, quand même il ne pourra plus être exécuté ; ils ne cesseront de blasphémer l'Éternel, et c'est ainsi que le renouvellement de la faute renouvellera le châtiment. » Quand, un siècle après, un poète viendra écrire aux portes de l'enfer : *ici plus d'espérance* il ne fera que répéter cette implacable théologie d'anathème et de désespoir contre laquelle aujourd'hui l'humanité proteste victorieusement.

Célestin III tomba malade vers la fête de Noël 1197 ; aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, Lothaire, accompagné de quelques cardinaux, vint à l'église de Saint-Jean-de-Latran célébrer l'office des morts pour le défunt. Les cardinaux devaient, conformément aux anciens usages, s'assembler le second jour après la mort du pape, pour célébrer ses funérailles et procéder, le troisième jour, à l'élection ; mais ils jugèrent nécessaire de se hâter, pour prévenir toute influence extérieure qui aurait pu prévaloir au préjudice de la liberté de l'église. Aussi, le jour même de la mort de Célestin, ils s'assemblèrent dans un couvent près du Scaurus ; ils s'y crurent plus en sûreté contre les Allemands qui occupaient le pays jusqu'aux portes de Rome. Jean de Salerne obtint dix voix, d'autres cardinaux portèrent leurs suffrages sur Octavien ; mais celui-ci déclara qu'il regardait le cardinal Lothaire comme plus digne que lui-même du pontificat. Son exemple entraîna Jean de Salerne, qui fit la même déclaration, et tous les cardinaux reportèrent unanimement leurs voix sur un homme de trente-sept ans qui suppléait à l'âge par l'éclat du talent ; c'était bien une élection digne du Saint-Esprit. On assure que pendant la séance trois colombes voltigèrent au-dessus du couvent, et que la plus blanche des trois prit son vol à la droite de Lothaire, quand il se fut mis à la place que devait occuper l'élu. Le peuple accueillit, par des cris de joie, la nouvelle de cette élection extraordinaire. Appuyé sur deux cardinaux, Lothaire se rendit à Saint-Jean-de-Latran pour prier l'Éternel, pendant que ses frères chantaient le *Te Deum*, et les cérémonies accoutumées s'accomplirent. Cependant le nouveau pape n'était encore que diacre, il fallait qu'il fût sacré prêtre et évêque avant d'être solennellement installé sur le trône du prince des apôtres : ce ne fut que six semaines après l'élection qu'il fut couronné pape, dans l'église de Saint-Pierre. « Le symbolisme de ces siècles, dit notre historien, qui donnaient une pensée profonde à tout acte de la vie, qui plaçaient dans la main gauche de

l'empereur une pomme d'or remplie de cendre, afin que l'éclat extérieur lui rappelât la splendeur du trône, et la cendre cachée, la destruction rapide de sa personne ; ce symbolisme posa sur la tête du pape une couronne de plumes de paon, afin qu'il n'oubliât jamais que ses regards, comme les yeux de ces plumes, devaient être dirigés de tous côtés. Les brûlantes et abondantes larmes versées par Lothaire, qui prit le nom d'Innocent III, pendant cette imposante solennité, trahirent toute la violence de son émotion. »

Le second livre de l'histoire de M. Hurter est consacré à exposer l'état de l'Europe et de l'Orient, au moment de l'intronisation du nouveau pape. Le trône de l'empire était vacant, et le choix de celui qui devait s'y asseoir était d'un bien haut intérêt pour l'église romaine. En France régnait Philippe-Auguste dans tout l'éclat de la jeunesse, ayant cinq ans de moins qu'Innocent, et ne cédant pas à celui-ci en fermeté. Richard d'Angleterre, par suite de ses luttes continuelles avec la France, vivait beaucoup moins dans son île que dans ses provinces d'outre-mer, En Espagne, Alphonse de Castille, malheureux dans les combats qu'il livrait aux Maures, avait perdu Calatrava, Alarcos, et faisait aussi la guerre au roi de Léon. Les royaumes scandinaves étaient encore le théâtre de scènes sanglantes, et la protection vigilante de Rome pouvait seule empêcher que le christianisme y fût étouffé sous l'oppression de persécuteurs victorieux. En Hongrie ; Bela III, roi juste et sévère, avait dans ses états départi à l'église cette liberté que les papes s'efforcèrent de lui faire octroyer partout ailleurs ; il mourut peu de temps après l'élection d'Innocent. A Constantinople, Isaac l'Ange avait été jeté du trône dans les fers par le crime de son frère Alexis ; dans quelques années, l'empire grec tombera au pouvoir des Vénitiens et des Français. En Égypte et dans les pays où Saladin avait si puissamment régné, ses fils et son oncle Saffeddin se faisaient une guerre qui permettait aux chrétiens de respirer un peu. Dès la première lettre qu'il écrivit, Innocent exprima les principes sur lesquels devait reposer son administration. « Il est de notre devoir, disait-il, de faire fleurir la religion dans l'église de Dieu, de la protéger là où elle fleurit. Nous voulons que pendant toute notre vie le christianisme soit obéi, respecté, et que les établissemens religieux prospèrent de plus en plus. » Le grand âge de son prédécesseur avait apporté quelque retard dans la marche des affaires. Aussi, dès le jour de son élection, même avant d'être sacré comme chef de l'église, il se livra avec ardeur au travail. Il s'astreignit lui-même à des habitudes modestes, ne voulut pas qu'on servît plus de trois mets

sur sa table, et congédia ses pages en leur donnant les moyens de devenir chevaliers. Il ne permit plus aux cardinaux de recevoir de l'argent pour l'expédition des affaires, afin de couper court aux plaintes, aux accusations qui s'élevaient déjà contre la vénalité romaine, comme le prouve cette exclamation d'un chroniqueur : « Réjouis-toi, ô Rome ! les portes des trésors terrestres sont ouvertes ; l'argent afflue vers toi. Réjouis-toi de ce que la discorde a éclaté dans l'enfer, afin d'augmenter ton lucre ! Contente ta soif ; répète ton ancien refrain ! Ce n'est pas par la religion, mais par la méchanceté des hommes, que tu as vaincu le monde. » Innocent dut aussi songer à rétablir son autorité à Rome même et dans ses provinces. Il profita de la joie du peuple à son élection pour faire disparaître, dans la personne du sénateur, la dernière trace de l'indépendance des Romains, comme il supprima, dans la personne du préfet, la dernière trace de la suzeraineté impériale. Puis il s'occupa des parties éloignées des domaines de l'église. Il fit rentrer dans une complète obéissance la marche d'Ancône et la Romagne, malgré les entreprises de Markwald d'Anweiler, chevalier alsacien. Il soumit aussi le duché de Spolète, le comté de Bénévent et d'autres seigneuries. En Sicile, Constance, veuve de l'empereur Henri, et tutrice d'un enfant qui plus tard sera Frédéric II, cherchait sa force dans le lien féodal avec le saint-siège. Elle envoya des ambassadeurs à Innocent, avec la mission de recevoir, au lieu et nom de Frédéric, en fief du pape, le royaume de Sicile, le duché de la Pouille et la principauté de Capoue, aux mêmes conditions qui avaient existé jusqu'à ce jour entre le souverain pontife et les rois ; tant le pape était alors invoqué comme le protecteur et le supérieur des princes !

Mais il est remarquable qu'Innocent III apporta beaucoup de ménagements dans l'exercice de cette suprême autorité. Ainsi, dans les affaires de l'Allemagne, il laissa l'élection d'Othon s'accomplir librement et sans aucune intervention de sa part ; il attendit que les divisions qui déchiraient l'empire provoquassent un appel à son tribunal. Envers Philippe-Auguste, pour son divorce avec Ingelburge, il fut inflexible au fond, patient et plein de douceur dans la forme : il ne se lassa jamais de remontrer au roi que la dignité royale ne peut être au-dessus des devoirs d'un chrétien ; il lui déclara que, malgré son attachement pour la maison royale, qui dans tous les orages ne s'était jamais séparée de l'église romaine, il serait obligé de lever contre lui sa main apostolique. Les royaumes de Léon et de Castille, celui de Portugal, érigé sous la consécration d'Alexandre III ; la Norvège, la Hongrie, l'Islande, où

les ecclésiastiques furent adjurés de ne plus se livrer à l'assassinat, à l'incendie, à la débauche, et de ne plus exciter l'indignation par la multitude de leurs péchés ; tous ces pays reçurent d'Innocent des conseils paternels, des remontrances sévères, des directions politiques. Pour s'en assurer, il ne faut que lire ses lettres si belles et si pleines, lettres à la rédaction desquelles, s'il ne les a pas toutes écrites lui-même, il a évidemment coopéré. C'étaient ses dépêches.

L'Europe n'absorbait pas toute sa pensée, et il n'oubliait pas l'Orient. S'il travaillait à fonder l'ordre en Italie et dans le royaume de Sicile, à terminer les dissensions de l'Allemagne, à rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, c'est qu'il voulait armer l'Europe pour venger les chrétiens de la Palestine, c'est qu'il songeait à faire rentrer Byzance dans la grande unité catholique. Il avait dit un jour publiquement à Rome : « Jésus-Christ pleura sur Jérusalem ; aujourd'hui il ne nous reste aussi que des pleurs. Les routes de Sion sont désertes, parce que personne ne veut se rendre à une fête : les ennemis du Christ l'emportent. » Il envoya des évêques à Pise, à Gênes ; à Venise, pour exhorter les fidèles à remplir leurs devoirs envers le crucifié. Il rappela aux Vénitiens que, sous prétexte qu'ils ne vivaient que du commerce et de la navigation, il ne leur était pas permis de pourvoir les Sarrasins, par échange on par commerce, de munitions de guerre, de fer, de chanvre, de pois, de clous, de cordes, de bois, d'armes, de galères, de vaisseaux. Déjà les intérêts positifs conspiraient contre la religion. Rien n'était plus propre à assurer le succès d'une croisade que la coopération de l'empereur grec. Innocent III employa tout pour déterminer Alexis à prendre part à la guerre contre les ennemis de la foi. Il lui envoya des légats pour négocier tant avec lui qu'avec le patriarche, au sujet de la délivrance du Saint-Sépulcre et de la réunion des deux églises ; mais le ton hautain des lettres du pape choqua l'empereur. « Si Jérusalem est au pouvoir des gentils, répondit-il, c'est une preuve que Dieu est toujours irrité contre les crimes des chrétiens, et que la parole du prophète : *Ils règnent pour eux et non par moi, car ils ne me connaissent pas*, s'applique aux rois. Quant à la réunion avec l'église romaine, la meilleure union consisterait à voir chacun renoncer à sa volonté personnelle. Au surplus, si le pape veut soumettre les doctrines controversées à l'examen d'un concile, l'église grecque s'y trouvera. » Mais rien ne décourageait Innocent dans ses projets de croisade ; il continua de solliciter les puissances de l'Europe ; il peignit de nouveau au roi de France les

malheurs de Jérusalem ; il lui dit qu'il devait non-seulement permettre aux croisés de partir, mais les y forcer. Il envoya des pouvoirs étendus à Foulques, curé de Neuilly, ardent missionnaire qui enflammait de son éloquence les populations de France et des Pays-Bas. Enfin, la noblesse se leva encore une fois pour la délivrance des lieux saints, et envoya demander des vaisseaux à Venise pour le transport de l'armée chrétienne en Orient. Mais ici s'ouvre une scène nouvelle qui devait former un notable contraste avec les triomphes des chrétiens à Jérusalem et à Ptolémaïs.

Parmi les trois villes d'Italie qui alors rivalisaient de puissance, Pise, Gènes et Venise, c'était la cité de saint Marc qui avait le plus de forces et d'avenir. Elle avait déjà lancé sur mer des flottes de deux cents vaisseaux ; elle étendait son autorité sur toutes les côtes de la Méditerranée ; elle commerçait avec Constantinople, où même les Vénitiens possédaient quelques rues spécialement habitées par eux ; avec Naples, la Sicile, avec le roi d'Arménie. La foire de Venise devint bientôt la plus riche et la plus fréquentée de l'Europe ; c'était le dépôt des produits de tous les pays des trois parties de la terre. Au moment où les croisés envoyèrent des députés à la république, elle nourrissait contre Constantinople d'ardens désirs de vengeance, et Dandolo, qui, à quatre-vingt-dix ans, avait toute la vivacité d'un jeune homme, épiait toujours le moment d'être l'instrument heureux des passions de son pays. On sait que les croisés ne purent tenir les conditions stipulées, et que Dandolo leur proposa de se racheter par la conquête de Zara, que le roi de Hongrie avait enlevé à la république. Ils acceptèrent cette façon militaire de payer leurs dettes, et ils emportèrent une ville chrétienne, malgré la défense du pape.

Quel changement dans les cœurs ! quelle altération de la foi ! Voilà les croisés devenus des espèces de *condottieri*, prêtant leur épée même contre des chrétiens, et n'étant plus sensibles qu'au plaisir de la guerre, sans plus songer à Jérusalem. En vain les bourgeois de Zara ont suspendu des crucifix aux murs de la ville, en vain le pape a transmis aux croisés par ses légats les plus expresses défenses, les croisés ne respectèrent pas plus l'image de Dieu que son vicaire, et ils pillèrent la ville la plus riche de la Dalmatie. « Satan vous a poussés à porter vos premières armes contre un peuple chrétien, leur écrivit Innocent quand il apprit la prise de Zara ; vous avez offert au diable les prémices de votre pèlerinage. Vous n'avez dirigé votre expédition ni

contre Jérusalem, ni contre l'Égypte. La vénération pour la croix que vous portez, l'estime pour le roi de Hongrie et pour son frère, l'autorité du siège apostolique, qui vous avait envoyé des ordres précis, auraient dû vous détourner d'un pareil crime. Nous vous exhortons à ne pas continuer la destruction au-delà de ce qui est déjà fait, à restituer tout le butin aux envoyés du roi de Hongrie, sans quoi vous serez déclarés passibles de l'excommunication que vous avez méritée, et déchus de tous les bienfaits de la croisade qui vous sont promis. » Les princes français reconnurent leur faute, et envoyèrent à Rome le savant maître Jean de Noyon et deux chevaliers pour apaiser le pape, qui accepta leur repentir, faute de mieux. Mais d'autres déplaisirs attendaient Innocent ; il apprit par son légat le traité que les croisés venaient de conclure avec Alexis pour remettre ce dernier en possession du trône de Byzance. Il se hâta de leur écrire. « Vous ne devez pas vous imaginer, leur mandait-il, qu'il vous soit permis d'attaquer l'empire grec, parce que cet empire ne reconnaît pas le siège apostolique, ou parce que l'empereur a précipité son frère du trône. Vous n'êtes pas juges de ces faits, et vous avez pris la croix pour venger, non cette injustice, mais l'injure faite au Christ. Nous vous exhortons sérieusement à renoncer à cette entreprise, et à vous diriger, sans commettre aucune violence, sur la terre sainte ; sinon, nous ne pouvons vous assurer le pardon. » Vaines remontrances ! l'armée chrétienne n'aspirait plus à Jérusalem, mais à Constantinople, à ses richesses, à ses plaisirs, aux émotions nouvelles que devait leur donner la ville *aux deux mers*, non moins illustre que Rome, aussi chrétienne que Jérusalem, voluptueuse comme Babylone. Il faut lire, dans M. Hurter, la description de Byzance, morceau traité par l'historien avec l'érudition la plus pittoresque. Quelle impression, remarque-t-il avec vérité, ne devait pas exercer sur les esprits des chevaliers habitués à la solitude de leurs châteaux, ou à la pauvreté des villes occidentales, cette cité impériale, qui n'était qu'une suite de palais, d'églises, de couvens dans lesquels des milliers de religieux se consacraient au service de Dieu ! Et leur surprise en contemplant les chefs-d'œuvre qui avaient orné Rome et les villes de la Grèce ! Si les Latins avaient pris Constantinople malgré le pape, ce dernier ne devait pas moins chercher à tirer profit de cet événement inattendu. Il reçut d'Alexis la promesse de reconnaître le pape comme successeur du prince des apôtres, et d'employer tous ses soins à soumettre l'église d'Orient au saint-siège. Plus tard, il s'étonne que le patriarche n'ait pas encore fait acte d'adhésion et d'obéissance à l'église romaine en demandant le pallium. Quand Baudouin fut

élevé au trône de Byzance par ses pairs, il écrivit au pape, à l'empereur d'Allemagne, à tous les évêques, pour les engager à exciter parmi les habitans de l'Occident de tout rang et de tout sexe, parmi les nobles et les roturiers, le désir de venir prendre part aux immenses trésors temporels et spirituels que renfermait sa capitale il pensait que le saint-père contribuerait à sa propre gloire et à celle de l'église universelle, en convoquant un concile à Constantinople, en l'honorant de sa présence et en réunissant la nouvelle Rome à l'ancienne. Il invita des maîtres et des disciples de Paris à se rendre en Grèce pour restaurer les sciences dans le pays qui avait été leur berceau. Outre les richesses spirituelles, leur mandait-il, les avantages temporels vous attendent en foule. Plus tard, il envoya un grand nombre de jeunes Grecs à Paris, afin de s'instruire dans les arts, les sciences, et le service divin de l'Occident. Innocent répondit qu'il mettait l'empire de Baudoin sous la protection de saint Pierre, il l'engagea à ne rien négliger pour la réunion des deux églises. « A présent, dit-il, Samarie s'adressera à Jérusalem, et personne ne cherchera plus le Seigneur à Dan ou à Bethel, mais tout le monde ira à Sion. » Un nouveau patriarche fut ordonné à Constantinople ; il reçut le pallium et prêta serment d'obéissance au siège apostolique ; il reçut expressément du pape le privilège de couronner les empereurs grecs. Venise était alors si puissante à Byzance, qu'elle avait arraché au patriarche la promesse de ne choisir que des Vénitiens pour chanoines à Sainte-Sophie. Le pape déclara l'engagement illicite, et ordonna qu'il ne fût pas exécuté, sous peine d'excommunication. Une ambassade solennelle fut envoyée à Rome, par le patriarche, pour y porter des réclamations et y demander des conseils sur un grand nombre d'objets. Cependant l'impossibilité de conserver longtemps Constantinople, et d'en faire le centre fortifié d'où l'on devait conquérir la Terre-Sainte, devenait toujours plus grande, si l'on ne recevait pas de l'Occident des renforts considérables. Innocent ne se lassait pas de réclamer de nouveaux secours auprès des princes de l'Europe ; mais les émigrations qui se faisaient en Orient étaient plus funestes qu'utiles au nouvel empire latin. C'étaient des moines quittant leurs cellules, des troupes nombreuses d'ecclésiastiques envahissant les provinces où devait être introduit le rit catholique ; et ce n'étaient pas les plus pieux et les plus purs qui arrivaient : le monde avait le triste spectacle d'une lutte sans fin entre le clergé grec et le clergé romain, entre les laïcs et les prêtres, pour des possessions et des revenus. Innocent, supérieur à toutes ces convoitises, s'attachait à maintenir la justice, à faire tomber la fatale séparation entre les

deux églises, à réprimer les abus qui lui étaient dénoncés, comme les excès et l'insolence des templiers, et sa douleur était de ne pouvoir arracher à l'Europe des secours efficaces pour les chrétiens d'Orient.

En France, la lutte contre les Albigeois occupait la noblesse ; l'Espagne combattait comme à l'avant-garde de l'Europe à l'ouest, et l'Angleterre était déchirée par les divisions de Jean-Sans-Terre avec ses barons. Enfin les faibles rois de Jérusalem et de Chypre ne purent pas même rester unis contre les ennemis de la foi chrétienne. Ce n'était déjà plus pour l'Europe le temps des aventures désintéressées, et les hommes positifs du XIII^e siècle n'avaient déjà plus la foi de leurs pères. La religion seule n'était plus assez puissante pour faire traverser la mer aux chrétiens et les échauffer à la conquête d'un tombeau. Aussi, au lieu d'aller à Jérusalem, on s'est arrêté à Constantinople ; ce n'est pas la religion qui prospère, c'est le commerce ; Venise devient l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe ; ses flottes sillonneront la mer Noire ; ses marchands s'empareront du commerce de blé, de sel, de fourrures de la Crimée ; ils recevront près de la mer d'Azof les produits du midi de l'Asie ; ils approvisionneront les marchés de l'Allemagne, de la France et des Pays-Bas. Cependant la science aura aussi ses profits ; les trésors de l'antiquité s'épanchent sur l'Europe, qui, jusqu'alors exclusivement chrétienne, acquiert la preuve qu'avant elle il y eut tout un monde intellectuel et moral. Le Grec vient à Paris ; le Parisien visite Byzance ; on se mêle, on se compare, et il se trouve que c'est la religion qui a provoqué ces progrès du commerce et de la science. Ainsi, dans la continuité des siècles, tous les élémens de l'humanité viennent tour à tour demander et obtenir satisfaction, car Dieu n'a pas donné le temps aux peuples et aux hommes pour qu'ils fissent toujours la même chose.

Mais il nous faut assister à une des plus puissantes révoltes de l'esprit d'hérésie et de liberté contre l'église catholique. En commençant son récit de la guerre contre les Albigeois, M. Hurter remarque judicieusement que plus les développemens d'une institution sont brillans, plus l'esprit humain met d'activité à rechercher son côté faible ; il s'attache d'autant plus à en épier les imperfections, que cette institution s'efforce de perfectionner son organisation intérieure par une hiérarchie fortement constituée. Deux espèces d'adversaires s'élevèrent au sein de l'église. Les uns cherchaient surtout à attaquer la doctrine déclarée par l'église la seule vraie, la seule qui unisse

l'homme à Dieu ; les autres dirigeaient leurs armes principalement contre les formes extérieures, en prenant pour prétexte les exagérations de quelques hommes. Les premiers se rattachent, dès les commencemens de la foi évangélique, à la doctrine des deux principes du bien et du mal, doctrine devenue en Perse une croyance populaire, et que Manès voulut mêler avec le christianisme. Les manichéens se multiplièrent rapidement sans que les lois sévères des empereurs de Constantinople parvinssent à les anéantir. Au XIIe siècle, ils reçurent le nom de *pauliciens*, soit d'un certain Paul qui renouvela l'ancienne doctrine, soit à cause de la vénération dont ils faisaient profession pour les écrits de l'apôtre Paul. Quand ils se répandirent de plus en plus de l'Euphrate vers l'Asie mineure, les empereurs cherchèrent à les détruire ; ils en déportèrent aussi beaucoup dans la Thrace, dans les vallées de l'Hémus, et c'est ainsi que le germe de leur doctrine passa en Europe. Ils entrèrent en relation avec les peuples occidentaux par les expéditions militaires ou par le commerce. Au commencement du XIe siècle, ils s'introduisirent en Italie, et firent, surtout à Milan, de nombreux prosélytes. De là, dit-on, leur doctrine fut apportée par une femme en France, et à Orléans quelques savans ecclésiastiques abandonnèrent la foi de l'église. Rejetant la plupart des dogmes établis et prétendant à des connaissances plus hautes, ils prenaient volontiers le nom de *purs*, *χάθαροι* ; au surplus ils se partagèrent eux-mêmes en des sectes nombreuses. M. Hurter s'est livré, sur ces hérésies, à de curieuses recherches. Mais si l'erreur des Catharéens tombait surtout sur le dogme, il y avait une autre grande secte qui attaqua principalement l'église au point de vue de la vie pratique. L'historien d'Innocent III raconte comment Pierre Waldo, riche bourgeois de Lyon, et ses disciples dirigèrent leur agression contre l'église visible. Elle a été corrompue, disaient-ils, par les possessions temporelles, tandis que chez eux, au contraire, on peut trouver la doctrine du Christ et des apôtres en paroles et en actions. Aussitôt qu'Innocent fut élevé sur le siège apostolique, il s'occupa des sérieux dangers que courait l'église, de l'audace avec laquelle l'hérésie levait la tête ; il considérait qu'elle avait été adoptée dans le midi de la France par presque toute la noblesse, que les plus grands seigneurs lui accordaient protection, qu'elle comptait des adeptes même parmi les abbés et les chanoines, et qu'elle se propageait rapidement dans la Haute-Italie. Aussi voulut-il consacrer toutes les forces de l'état romain et des autres pays chrétiens à la détruire ; on peut dire qu'elle avait trois capitales, la ville de Léon en Espagne, Toulouse en France, et Milan en Italie. Déjà, pour le midi de la

France, le pape Alexandre III avait convoqué un synode à Albi en 1176, et, deux années plus tard, envoyé un cardinal et un abbé de l'ordre de Citeaux à Toulouse, pour ramener les hérétiques par une discussion pacifique. Efforts inutiles ! Toulouse s'entêtait de plus en plus dans l'hérésie. Les franchises municipales dont jouissait cette cité rendaient ses habitans orgueilleux et indociles aux ordonnances de l'église. Les hérétiques avaient pour protecteurs le vicomte Raymond Roger de Beziers, seigneur de Carcassone, le vicomte de Béarn, le comte de Comminges, le comte de Foix, et le comte d'Armagnac. A la cour de chaque seigneur provençal, des troubadours se réunissaient qui répandaient leurs railleries sur les choses saintes, sur les évêques et les prêtres, sur les moines et les nonnes. Les chevaliers ne vouaient plus leurs fils à l'état religieux ; presque tous les seigneurs ne présentaient aux évêques que des fils de fermier pour devenir curés, et, d'après l'ancien proverbe : J'aimerais mieux me faire juif que de faire telle ou telle chose, la noblesse disait : J'aimerais mieux me faire prêtre. Enfin, Innocent III représenta au roi de France que le temps était venu où le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel devaient coopérer ensemble pour la défense de l'église et se prêter un mutuel appui, afin que le bras séculier écrasât ceux qui ne se laisseraient pas retirer du péché par la doctrine ecclésiastique. Il dit au roi que son devoir lui commandait de se lever, d'employer la force qui lui avait été accordée par Dieu, et, s'il ne pouvait marcher en personne contre les impies, d'envoyer son fils ou tout autre personnage puissant. Un jour il lui écrivit avec une éloquente vivacité : « Levez-vous, et jugez ma cause ! Ceignez l'épée ! Veillez sur l'unité entre la royauté et le sacerdoce : unité désignée par Moïse et par Pierre, et les pères des deux Testaments. Ne laissez pas l'église faire naufrage dans ces contrées ! Courez à son secours ! Combattez avec l'épée les hérétiques, qui sont encore plus dangereux que les Sarrasins. »

La croisade contre les Albigeois est racontée par M. Hurter de la manière la plus détaillée ; sa narration est attachante, puisée à toutes les sources contemporaines, impartiale, sympathique pour les opprimés, mais exposant avec justice la raison des choses ; elle dégage Innocent III d'une responsabilité qui serait inique, si on voulait lui imputer les excès et les emportemens du farouche Montfort. Nous regrettons que l'historien suisse n'ait pu profiter, dans la rédaction de son travail, d'un poème historique récemment édité par le savant M. Fauriel [\[9\]](#) ; il y aurait trouvé des

descriptions dont la dramatique réalité eût prêté à ses pages de nouvelles couleurs. Mais il résulte du récit de notre historien que si le pape Innocent a pris l'initiative de cette croisade, s'il a provoqué Philippe-Auguste et le terrible Montfort, il n'a jamais autorisé et a souvent ignoré les rigueurs excessives de ses légats et les cruautés de l'armée catholique. Quant au fond des choses, à l'idée d'extirper l'hérésie, elle est si naturelle, qu'on s'étonnerait qu'elle n'eût pas animé ce grand pape. Rome ne pouvait consentir à l'hérétique indépendance de Toulouse, Paris pas davantage, et dans leur entreprise combinée contre le midi de la France, Innocent III et Philippe-Auguste furent les agens légitimes et nécessaires, le premier, de la religion pour remettre de coupables dissidens sous le joug de l'unité ; le second, de la monarchie pour attirer à elle ces précieuses et belles provinces.

L'Allemagne et l'Angleterre occupèrent beaucoup Innocent pendant les dernières années de sa vie. Oubliant la persévérance avec laquelle Innocent l'avait soutenu contre les usurpations et les menaces de Philippe de Souabe, son ancien rival, l'empereur Othon s'était mis à envahir en Italie les possessions de l'église ; il reprenait toutes les prétentions de l'empire quant au temporel, tout en reconnaissant le pape comme chef de la chrétienté dans toute l'extension de ses attributions spirituelles ; il menaçait aussi la Pouille et le royaume de Sicile, dont le jeune roi Frédéric était sous la protection du saint-siège. L'excommunication qu'Innocent prononça contre Othon fut fatale à l'empereur ; elle releva le courage des partisans des Hohenstaufen qui voulaient le déposer pour mettre sur le trône un rejeton de cette maison. Une partie des princes allemands déclara sa déchéance et fit offrir la couronne au jeune roi de Sicile ; Frédéric l'accepta, et Othon vit s'ouvrir devant lui une succession de disgrâces que termina la bataille de Bouvines, journée célèbre où la féodalité germanique, qui avait formé une vaste ligue contre la monarchie française, succomba devant sa grandeur naissante.

En Angleterre, Innocent III n'eut pas le même bonheur qu'en Allemagne ; car il fut entraîné à soutenir un prince indigne, Jean-sans-Terre, et à lutter contre le parti populaire des barons, réclamant le respect et l'octroi solennel des libertés nationales. Il ordonna aux barons de renoncer à la grande chartre qu'ils avaient arrachée. « Renoncez, leur mandait-il, à cette convention honteuse ; réparez envers le roi les dommages que vous lui avez causés, et il vous accordera alors spontanément ce qu'il pourra raisonnablement vous

concéder. » Comme les barons persévérèrent, il les excommunia ; apprenant que Louis, fils de Philippe-Auguste, avait fait alliance avec eux, il écrivit au père, au fils, et aux évêques de France, pour les exhorter à ne pas faire cause commune avec des excommuniés. Les Anglais reçurent avec indifférence l'excommunication. Pourquoi le pape, disaient-ils, se mêle-t-il des choses temporelles ? Le pape veut-il être le successeur de Constantin, et non plus celui de saint Pierre ? Louis passa en Angleterre, et, après avoir soumis la plus grande partie de son nouveau royaume, il envoya des députés l'excuser auprès d'Innocent, qui ne voulut rien entendre et l'excommunia. Quelque temps après, le pape se rendit à Pérouse, où il voulait travailler à pacifier l'Italie, toujours dans le dessein d'une croisade en Orient, quand il fut attaqué d'une fièvre tierce qui dégénéra bientôt en fièvre aiguë. Il en souffrit plusieurs jours sans soupçonner le danger de la maladie, et sans s'abstenir des oranges dont il avait l'habitude. Il s'ensuivit une paralysie, un assoupissement et la mort. Innocent mourut le 16 juillet de l'année 1216, dans la cinquante-sixième année de son âge, après avoir occupé le saint-siège pendant dix-huit ans six mois et sept jours. Un an avant sa mort, il avait convoqué un concile général à Saint-Jean-de-Latran, où furent présents les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie, de Chypre, les représentants de beaucoup d'autres princes et de plusieurs villes. On compta jusqu'à deux mille deux cent quatre-vingt-trois personnes qui avaient le droit d'assister aux assemblées. Dans ce concile qu'il ouvrit par un sermon, Innocent III condamna toutes les hérésies, déclara déchus de toute souveraineté les princes auteurs des hérésies, accorda les mêmes indulgences aux catholiques qui se croiseraient contre les hérétiques qu'à ceux qui iraient en Terre-Sainte, prit sous sa protection les Grecs réunis à l'église romaine, établit quatre patriarches à Constantinople, à Alexandrie, à Antioche, à Jérusalem, régla les élections et les ordinations pour toute l'église, rendit la communion annuelle obligatoire pour les chrétiens, défendit d'établir de nouveaux ordres religieux, et renouvela les prescriptions contre la simonie.

M. Hurter nous représente Innocent comme étant d'une moyenne taille et d'une complexion délicate ; aussi fut-il attaqué plusieurs fois de graves maladies. Il était doué d'une grande pénétration, d'une mémoire heureuse, de courage et de prudence tout ensemble : sévère aux récalcitrans, bienveillant pour les humbles, il avait la plus haute idée de la puissance de l'église.

L'église était à ses yeux un royaume qui n'a point de frontières, dans lequel il n'y a point de distinction de peuples, sur lequel aucun souverain ne possède de droits, Il avait si fort élevé la papauté, que dans un écrit, composé peu de temps après sa mort, on lisait que, s'il avait vécu seulement dix années de plus, il eût réduit toute la terre sous son pouvoir, et répandu chez tous les peuples une seule et même croyance. Au milieu de toutes ses affaires, Innocent n'oublia jamais qu'il devait servir de modèle à tous dans l'accomplissement des fonctions ecclésiastiques. Il attachait une grande importance à élever les esprits par la prédication des vérités de l'Évangile ; il prêchait en langue vulgaire devant le clergé et le peuple ; il fit recueillir un certain nombre de ses sermons et les envoya comme présent à l'abbé Arnault de Citeaux. Il composa aussi un ouvrage sur l'instruction des princes, et des dialogues entre Dieu et un pécheur. Il aimait les sciences ; on prétend qu'il fut même versé dans la médecine. Dans une lettre à l'archevêque d'Athènes, il fit un pompeux éloge de la cité de Minerve, et il eut toujours pour l'université de Paris les sentimens d'une bienveillante amitié.

Nous ne saurions nous séparer du livre de M. Hurter, sans le signaler comme une mine inépuisable de faits de toute espèce : non-seulement M. Hurter a écrit une biographie d'Innocent III, mais son ouvrage est encore une histoire générale du moyen-âge pendant le premier quart du XIIIe siècle. Sur tous les pays où a dû tomber le regard du pape, non-seulement sur ceux dont le développement historique datait déjà de plusieurs siècles, mais sur ceux dont la barbarie toute vive n'avait reçu que d'hier le baptême du christianisme, comme la Norvège, le Danemark, la Suède, la Prusse, la Pologne, la Hongrie, la Servie, la Livonie, la Bulgarie et l'Arménie, dont il fallait ramener le culte hétérodoxe à l'unité de l'église latine, l'histoire de M. Hurter livre au lecteur les plus intéressans détails, et le fruit qu'on en retire est la connaissance complète des mouvemens de tous les peuples à cette grande époque. La lumière, il est vrai, n'est pas également étendue sur toutes les parties de ce vaste récit, et la lecture de cette volumineuse histoire est un peu laborieuse. Toutefois on peut l'étudier avec confiance dans la traduction de MM. Saint-Cheron et Haiber ; M. Hurter, après avoir pris connaissance de leur travail pour le premier volume, l'a complètement approuvé, leur a transmis pour les deux autres des communications inédites, et a protesté d'avance contre toute autre traduction qui ne pourrait avoir ce caractère de scrupuleuse exactitude. M. Saint-Cheron méritait de trouver, dans le suffrage de M. Hurter, la

récompense de ses consciencieux efforts.

Maintenant, si nous nous interrogeons pour bien nous rendre compte de l'impression et de l'image qu'a laissées dans notre esprit la figure d'Innocent III, nous voyons dans ce pape un homme politique du premier ordre, croyant sincèrement à la vérité du christianisme et aux droits divins de l'église, dont il est à la fois le serviteur et le chef, mais mettant dans la poursuite de ses desseins une raison très positive et une modération très habile. Quelquefois son langage est enthousiaste et sa parole violente, comme lorsqu'il s'écrie, à la nouvelle de l'expédition du fils de Philippe-Auguste en Angleterre : — *Glaive, glaive, sors du fourreau* ; mais presque toujours il montra dans sa conduite beaucoup de tact et une haute justice. S'il excommunie Othon, c'est après y avoir été provoqué, tant par les agressions de l'imprudent empereur que par le mécontentement d'une grande partie de la noblesse allemande, qui veut mettre sur le trône un Hohenstaufen. Il écrit aux évêques français qu'il n'a jamais songé à diminuer la juridiction et le pouvoir du roi Philippe-Auguste. » Bien loin, dit-il de vouloir attirer à moi la juridiction des autres, je ne suis pas en état de remplir convenablement la mienne ; *je ne m'ingère pas davantage dans les affaires des fiefs*. » Il fit tout pour empêcher la prise de Constantinople par les Latins ; l'évènement une fois accompli, il en tira profit pour l'unité catholique avec une grande intelligence et une incorruptible équité. Dans Grégoire VII perce toujours le moine ardent et fanatique ; il y a du grand seigneur dans Innocent III ; son pontificat est pour la papauté ce que fut le règne de Louis XIV pour la monarchie. Innocent éprouva des contrariétés, mais pas de véritable revers ; il mourut avant de se brouiller au vif avec le roi de France, au sujet des affaires anglaises, avant d'avoir à lutter contre l'empereur Frédéric, dont il avait protégé en Sicile la royale enfance. Son règne fut long, sans l'être trop, et reste dans l'histoire comme l'expression la plus complète des prospérités catholiques.

De grandes résistances se préparaient contre la papauté, et la lutte entre le sacerdoce et l'empire recommençait douze ans après la mort d'Innocent III. Frédéric II, qui avait reçu d'Honorius III la couronne impériale, pouvait donner à Rome par sa puissance de sérieuses inquiétudes ; car il était maître de l'Allemagne., de la Lombardie, du royaume de Naples et de la Sicile. Il avait promis à Innocent III de restituer au saint-siège les terres allodiales de Mathilde, et il tint sa promesse. Il céda à son fils aîné le royaume de Naples,

qui ne devait jamais, suivant une stipulation expresse, être incorporé aux domaines de l'empire. Rome avait en outre exigé qu'il se croiserait, et il l'avait promis. Comme il différait, le pape le somma de tenir son serment. Alors Frédéric épousa la fille du roi de Jérusalem, et annonça de formidables préparatifs. Mais sur ces entrefaites une querelle s'éleva entre lui et Honorius au sujet de l'élection des évêques dans le royaume de Sicile. De leur côté, les villes lombardes renouvelèrent leur ligue, et s'engagèrent à défendre leur liberté ainsi que l'indépendance de la cour de Rome. Par un édit solennel, Frédéric les déclara ennemies de l'empire. Cependant le moment était venu où il devait exécuter la promesse souvent réitérée d'aller en Palestine, et il se préparait à partir, quand il tomba malade à Otrante. Le successeur d'Honorius, Grégoire IX, ne veut pas croire à sa maladie et l'excommunie. L'empereur adresse à toute l'Europe son apologie, et se plaint des usurpations du saint-siège ; il rappelle les violences de Rome, qu'il nomme une marâtre, source de tous les maux. Entre le sacerdoce et l'empire, la guerre n'a jamais été plus vive ; on se croirait au temps d'Hildebrand et d'Henri IV. Grégoire IX réitère son excommunication ; Frédéric la méprise et envoie des troupes ravager les états du pape : il y avait dans l'armée impériale un grand nombre de Sarrasins, sujets musulmans du roi de Sicile. Puis, par un singulier changement d'humeur, l'empereur excommunié a le plus vif désir de partir pour la Palestine. Les rôles sont changés, car le pape lui défend de s'embarquer. Nouveau motif pour Frédéric de presser son départ. Il arrive à Ptolémaïs : on l'accueille d'abord comme un libérateur ; mais deux Franciscains surviennent ; qui apprennent qu'il est excommunié. Frédéric se met à négocier avec le sultan d'Égypte Melik-Kamel ; les deux chefs voulaient la paix, et les deux armées, musulmane et chrétienne, la regardaient comme un sacrilège. Néanmoins elle est conclue, et Frédéric entre à Jérusalem au milieu d'un morne silence. Les prêtres avaient tendu de noir l'église du Saint-Sépulcre, et l'empereur fut obligé de se mettre lui-même sur la tête la couronne de Jérusalem. De retour à Ptolémaïs, il y séjourna peu de temps. Il revint en Europe, se moquant de la croisade, de la Palestine, de son nouveau royaume, et disant que, si Dieu avait connu le royaume de Naples, il n'aurait pas fait de la Judée la terre promise. Et cependant Frédéric était contemporain de saint Louis !

De nouvelles luttes à soutenir contre le pape et les Lombards l'attendaient en Italie. D'abord il triomphe facilement des troupes pontificales, et Grégoire lui

répond en déliant tous ses sujets du serment de fidélité. On se rapproche, on fait la paix. Tous deux avaient leurs embarras intérieurs : le pape avait à se défendre contre les Romains, qui l'expulsèrent un moment de la ville pontificale ; Frédéric craignait une révolte de son fils Henri en Allemagne. D'ailleurs les Lombards le préoccupaient toujours ; il se plaignait d'eux amèrement, et surtout des Milanais. « L'Italie est mon héritage, » disait-il. Il attaqua Mantoue, Vérone, prit Vicence ; mais une révolte du duc d'Autriche le rappela en Allemagne. Bientôt un nouvel incident ralluma contre lui la colère de Grégoire IX ; Frédéric donna la couronne de Sardaigne à son fils naturel Enzo. Le pape, exaspéré de cet accroissement de puissance dans la maison de Hohenstaufen, lança contre l'empereur une nouvelle excommunication plus explicite que jamais ; il le dénonça comme un impie, comme un mécréant. Frédéric écrivit pour se justifier aux rois et aux princes de l'Europe. « Rois et princes, leur mandait-il, regardez l'injure qui nous est faite comme la vôtre ; apportez de l'eau pour éteindre le feu allumé dans votre voisinage. Un pareil danger vous menace ; on croit pouvoir abaisser facilement les autres princes, si on écrase l'empereur, qui doit soutenir les premiers coups qu'on leur porte. » Grégoire publia un nouveau manifeste contre l'empereur : il le signala à la haine de la chrétienté comme ayant dit que le monde avait été trompé par trois imposteurs, Jésus-Christ, Moïse et Mahomet, et qu'il n'y a que les insensés qui croient que Dieu, créateur de tout, ait pu naître d'une vierge. Il le représentait aussi comme aspirant à la monarchie universelle par la connaissance des astres, qu'il avait puisée dans le commerce des Grecs et des Arabes. Frédéric riposta par une violente diatribe ; il traita le pape de grand dragon, d'antéchrist et de Balaam ; et, ne se bornant pas aux injures, il fit chasser de la Sicile tous les frères prêcheurs et tous les moines lombards. Le pape répandit dans toute la France sa bulle d'excommunication contre l'empereur ; il écrivit à saint Louis qu'il y avait plus de mérite à combattre Frédéric que les Sarrasins, et il offrit la couronne impériale au comte Robert, frère du roi. Cette proposition était faite à l'homme le plus juste de son siècle, qui demanda comment le pape pouvait déposer l'empereur ; saint Louis déclara que ce droit n'appartenait qu'à un concile général, en cas d'indignité flagrante ; c'était l'arrêt du bon sens et de la justice. Alors Grégoire voulut convoquer un concile ; mais Frédéric avec sa flotte de Sicile fit prisonniers tous les prélats qui s'étaient embarqués à Gènes pour se rendre à Rome. Cette singulière capture d'un concile en pleine mer égaya beaucoup le parti impérial ; mais l'empereur délivra bientôt les

évêques sur la demande du roi de France. Un nouveau pape avait succédé à Grégoire IX, Innocent IV, jadis ami de Frédéric, et bientôt son adversaire acharné. Le nouveau pape, forcé de s'enfuir à Gênes par la guerre qu'il avait lui-même excitée contre l'empereur, sollicita un asile en France du roi saint Louis, qui le lui refusa ; il vint à Lyon, ville neutre, et y convoqua un concile général, après une excommunication préalable lancée contre Frédéric ; il la renouvela en pleine assemblée et le déclara dépossédé de toutes ses couronnes. Quand il apprit ce nouvel anathème, Frédéric se fit apporter ses cassettes, et mit sur sa tête ses couronnes les unes après les autres. Le pape reçut alors une leçon de justice et de sagesse d'un infidèle, car Melik-Salek, auquel il avait écrit pour l'engager à rompre son alliance avec Frédéric, lui répondit : « Nous avons reçu votre envoyé ; il nous a parlé au nom de Jésus-Christ, que nous connaissons mieux que vous et que nous honorons plus que vous ; il y a eu paix entre notre père et Frédéric ; elle est inviolable. »

Frédéric, pour rendre sa cause meilleure et condescendre à l'esprit de son siècle, voulut se purger de tout soupçon d'hérésie ; il se fit examiner par des théologiens et jura qu'il croyait au symbole de la foi catholique. Le pape condamna les examinateurs. En vain saint Louis exhortait innocent IV à la douceur ; ce prêtre fougueux ne voulait rien entendre ; à la même époque, il jetait un interdit sur le Portugal et irritait les Anglais. Frédéric était au moment de se rendre à Lyon pour plaider lui-même sa cause devant le concile, quand il apprit la révolte de la ville de Parme, excitée par les partisans du pape. Il voulut la réprimer à tout prix, il fit venir un corps de Sarrasins, il reçut des secours d'Eccelino ; mais son camp fut surpris, et il fut obligé de lever le siège et de retourner dans la Pouille. Vers le même temps, saint Louis partait pour la Terre-Sainte. Innocent IV, dont la haine ne pouvait se satisfaire, fulmina une nouvelle excommunication, et prêcha une croisade contre Frédéric. L'empereur tomba malade. On l'avertit d'un complot formé par son médecin et par son chancelier, Pierre des Vignes, pour l'empoisonner. Le docteur fut pendu ; Pierre des Vignes aveuglé et livré aux Pisans, qui le détestaient ; mais il prévint son supplice en se brisant le front contre une colonne. Abreuvé d'amertume, trahi par des amis qu'il avait cru fidèles, affaibli par la maladie, Frédéric dicta son testament ; quelques jours après, il mourut entre les bras de son fils Manfred, et l'on grava sur sa tombe cette épitaphe : « Si un sublime courage, si la réunion de tous les biens et de toutes les vertus, si l'éclat et la gloire de la race pouvaient triompher de la

puissance de la mort, Frédéric ne reposerait pas ici dans ce tombeau qui l'enferme ^[10]. » Voilà peut-être l'homme le plus extraordinaire du moyen-âge : empereur d'Allemagne, n'ayant rien d'allemand ; Italien, car il était né dans la marche d'Ancône, à Jesi, nourrissant un penchant qu'il ne pouvait maîtriser pour l'islamisme ^[11], se plaçant par la liberté de son esprit entre le Coran et l'Évangile, jugeant les religions dans un siècle de foi, mêlant l'enthousiasme à l'ironie ; poète, mais savant ; comprenant le grec, le latin, l'italien, le français, l'allemand et l'arabe ^[12] ; ayant étudié la nature, passionné pour toutes les connaissances, il fonda l'université de Naples et protégea celle de Salerne ; il ordonna de traduire Aristote ; il fut pour la Sicile un législateur prudent et avisé il eut des passions vives, mais une raison capable de leur servir de contrepoids et de règle ; une grande ame et un génie dont l'originalité peut accepter sans crainte toutes les comparaisons. Avec lui descendirent dans la tombe la grandeur des Hohenstaufen et tout le poétique héroïsme de l'Allemagne du moyen-âge. Encore quelques momens, et pour les temps qui suivront, ces grandes luttes du XIIe et du XIIIe siècles ne seront plus que des souvenirs épiques bons à charmer les imaginations populaires.

Vingt ans après expirait un autre représentant du moyen-âge, bien différent de Frédéric, mais non moins glorieux, saint Louis. Ce roi exerçait sur l'Europe une autorité morale qui en faisait comme le grand justicier. Par son courage et par sa mort, il répandit en Orient le nom français : si les musulmans avaient vu dans Richard d'Angleterre le type du guerrier chrétien, ils révéraient dans Louis de France le modèle du juste inspiré par l'Évangile. Avec lui s'éteignit la foi du moyen-âge dans toute sa grandeur et sa pureté ; depuis lui, l'Europe n'eut plus de ces grands mouvemens qui la poussaient à la conquête ou à la défense de Jérusalem. En vain Grégoire X, dans un concile, prêcha une nouvelle croisade ; personne ne bouge. Les chrétiens de Syrie semblent s'abandonner eux-mêmes, car ils s'engagent envers les infidèles à les avertir dans le cas où le pape et le roi de France voudraient tenter une croisade. Ptolémaïs était de plus en plus resserrée par le sultan du Caire. Cette ville avait dans ses murs comme une élite de représentans de la chrétienté et de l'Europe, qui semblaient vouloir oublier, au milieu des plaisirs, les dangers qui les menaçaient. La prise de Ptolémaïs par le sultan du Caire, à la fin du XIIIe siècle, ressemble bien peu à la gloire des chrétiens vers la fin des deux siècles précédens, et jusqu'ici rien n'a démenti cette parole d'un chroniqueur musulman, qui, après avoir dépeint l'entrée du sultan dans Ptolémaïs et la

restauration du culte de Mahomet, ajoutait : *Les choses, s'il plaît à Dieu, resteront ainsi jusqu'au dernier jugement.*

L'Europe gravitait lentement à de nouvelles destinées ; toute l'économie du moyen-âge se décomposait d'une manière insensible, mais réelle. Après la mort de Frédéric II, l'empire fut la proie d'une anarchie qui dura vingt-deux ans, jusqu'à l'avènement de Rodolphe de Hapsbourg, avec lequel commence pour l'Allemagne une époque de travail intérieur, et, pour ainsi parler, de vie domestique. En Italie, les dénominations de Guelfes et de Gibelins perdaient peu à peu leur premier sens, et de nouveaux intérêts se formaient. Les différentes républiques de la Péninsule acquéraient de l'éclat et de l'autorité, Florence augmentait son territoire, sa population, ses finances, appuyant son organisation démocratique sur le commerce et l'industrie. Les Génois sont tout-puissans au moment où les Grecs rentrent dans Constantinople, et ils aident Paléologue à chasser les Vénitiens. La ville de saint Marc, qui prendra sa revanche contre Gênes à la fin du XIVe siècle, fortifie son institution aristocratique, et multiplie ses possessions maritimes. Les papes, dans la dernière moitié du XIIIe siècle, n'eurent d'abord qu'une pensée, l'extinction complète de la maison de Souabe. Urbain IV, Clément IV, Grégoire X, appelèrent dans ce dessein Charles d'Anjou au trône de Naples ; mais Nicolas III s'aperçut enfin que le prince français n'était pas moins contraire à la liberté de Rome et de l'Italie que la race des Hohenstaufen. Après Martin IV, créature et instrument de Charles d'Anjou, trois pontifes d'une affligeante médiocrité passèrent rapidement sur le trône papal jusqu'à ce qu'en 1298 vint s'y asseoir Boniface VIII, destiné à révéler par ses malheurs tout le changement qui s'était accompli dans les croyances de l'Europe.

Il y avait nécessairement pour les sociétés modernes un double travail qu'elles devaient accomplir ; elles devaient tirer d'elles-mêmes tout ce qui constituait leur propre fonds, et former leur caractère individuel ; elles devaient aussi retrouver la mémoire et la connaissance des temps et des peuples qui les avaient précédées. Au XIIIe siècle, ce double travail commençait pendant que l'unité catholique jetait sa plus vive et dernière splendeur. La science parvenait à une véritable puissance. De grands docteurs à chacun desquels l'admiration contemporaine avait décerné un surnom, associaient dans leur enseignement Aristote et saint Augustin, la pensée païenne et la croyance évangélique. Le mysticisme recevait aussi des formes

didactiques et enseignait à l'homme comment Dieu lui avait accordé quatre modes d'illumination, quatre degrés pour monter jusqu'à lui. La nature commençait elle-même à être interrogée ; la poésie allait éclater, car vers 1298 furent jetés les premiers traits de la *Divine Comédie* ; la réalité tout entière tressaillait sous l'active liberté du génie humain ; la vie moderne s'épanouissait, grace à la transfusion de la pensée antique : fait nécessaire dont la fiction qui nous montre Virgile conduisant Dante est la poétique image.

C'est ainsi que sous la surface des institutions et des croyances qui, pendant trois siècles, avaient fait la force et la foi de l'Europe, s'agitait un esprit nouveau qui, dans son ignorance de lui-même, devait s'échapper par d'étranges violences et causer de douloureuses surprises. Certes, quand sur tous les points de la chrétienté on demanda leur épée aux chevaliers du Temple, ils crurent rêver, parce qu'ils ne s'étaient pas aperçus que tout avait changé autour d'eux. Les plus grands esprits ne se sauvèrent pas de ces pénibles étonnements : en 1310, Dante, se déclarant gibelin, salua avec enthousiasme l'arrivée de l'empereur Henri VII en Italie, comme si ce prince faible eût été Frédéric Barberousse ou Frédéric II ; mais les temps ne sont plus les mêmes, car Henri VII ne peut obtenir des Génois et des Florentins ni argent, ni obéissance, et meurt empoisonné près de Sienne. Enfin la plus grande des déceptions est celle du pape Boniface VIII, qui, à peine monté sur le trône papal, frappe à tort et à travers, exaspère le roi d'Angleterre, ne veut pas reconnaître l'élection de l'empereur Albert d'Autriche, demande compte au roi Philippe-le-Bel de la manière dont il gouverne ses états, et se déclare préposé par Dieu pour juger souverainement tous les hommes. On connaît ses disgraces, nous dirions volontiers sa passion. Pauvre papauté ! foulée aux pieds après avoir été la maîtresse du monde, souffletée comme le Christ ! Qui ne la plaindrait, et qui ne jetterait sur ses épaules le manteau de la charité ? Mais cette tragique infortune n'est pas le plus grand de ses malheurs un siècle après Innocent III, elle perd le Capitole, et se trouve réduite, dans Avignon, aux proportions, aux misères et aux ridicules d'une cour de petit prince.

Mais la gloire de la papauté durant le moyen-âge est assez grande pour la consoler des revers qui vinrent après, et même de l'impuissance à laquelle la réduit l'esprit de notre siècle. Rome catholique a eu l'insigne mérite de concevoir et d'appliquer la théorie du pouvoir et du droit émanant de

l'intelligence, et l'Europe, dans ses résistances contre l'autorité pontificale, n'a jamais au fond nié cette théorie ; c'est, au contraire, parce que l'intelligence passait progressivement de la religion dans la politique et la science, que, par un invincible instinct, les princes et les peuples s'insurgèrent contre la théocratie romaine. On ne contestait pas la vérité de la théorie, mais on en changeait l'application. Rome, en outre, a donné à l'Europe la conscience d'elle-même ; au nom du christianisme, elle l'a faite une et solidaire ; elle a servi de lien entre les peuples, de lieu d'asile pour tous les opprimés, de quelque part qu'ils vinssent, pourvu que le nom du Christ sortît de leur bouche ; elle s'est montrée vraiment catholique, car elle a enseigné aux nations qu'il y avait pour elles des intérêts généraux et communs. De plus, elle a été pour l'Europe une grande école politique, et la première en date. Elle a offert le premier modèle d'un pouvoir général, exemple dont ont profité en Allemagne l'empire, en France la royauté. Elle a présenté une succession d'hommes d'état, une persévérance dans les conseils, dans les maximes et dans les vues, qui ont provoqué chez ceux qui devaient la combattre l'esprit politique et l'art de conduire les hommes et les affaires ; elle instruisait ses vainqueurs à venir ; elle a donc élevé les esprits et les questions, soulevé de grandes luttes, des passions énergiques, fait monter l'ambition jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au martyre, et donné à l'Europe moderne le premier spectacle de la puissance des idées à remuer le monde.

Que reste-t-il aujourd'hui de tant de travaux, de mouvemens et de combats ? Le prêtre dans son indépendance, l'orthodoxie catholique avec sa rigide immobilité ; une grande majesté de traditions, un culte pompeux et poétique, un centre commun pour toutes les églises qui n'ont pas brisé au XVIe siècle les liens de l'antique hiérarchie. Assurément, ces résultats sont notables et salutaires, et cependant on serait tenté de les trouver petits, si on les compare aux desseins et aux désirs de Grégoire VII et d'Innocent III. Il y a deux parts dans l'histoire humaine, celle de Dieu, celle de l'homme ; celle de la raison générale par laquelle est décrété l'ordre universel, celle de la volonté particulière qui fait un mélange dramatique des vues de l'intelligence et des mouvemens des passions. La comédie est donc *divine* par le nœud et par l'idée, mais elle est pleine de détails, d'incidens, d'intrigues, d'aventures, qui égalaient ou ensanglantent la scène sans pouvoir s'élever à la vérité des résultats nécessaires.

LERMINIER.

1. ↑ Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1839.
2. ↑ « Ego Callixtus, etc., concedo electiones episcoporum et abbatum Teutonici regni qui ad regnum pertinent, in praesentia tua fieri, absque simonia et absque violentia... Electus auctor regalia per sceptrum a te recipiat, et quae ex his jure tibi debet, faciat... Do tibi veram pacem, et omnibus qui in parte tua sunt vel fuerunt tempore hujus discordiae. » (*Corps diplomatique du droit des gens*, tom. Ier, pag. 67.)
3. ↑ « Ego Henricus, etc., dimitto Deo, et sanctis ejus apostolis Petro et Paulo et sanctae catholicae ecclesiae omnem investituram per anulum et baculum, et concedo in omnibus ; ecclesiis fieri electionem et liberam consecrationem : possessiones, et regalia beati Petri, quo a principio hujus discordiae usque ad hodiernam diem, sive tempore patris mei, sive etiam meo ablata sunt, quo habeo, eidem sanctae romanae ecclesiae restituo : quae autem non habeo, ut restituantur fideliter adjuvabo. » (Ibid)
4. ↑ Epistolae S. Bernardi abbatis. (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. XV, pag. 580.)
5. ↑ « Quod Spiritus sanctus sit anima mundi ;
« Quod libero arbitrio sine adjuvante gracia bene possumus et velle et agere ;
« Quod Christus non ideò assumpsit carnem et passus est, ut nos à jugo diaboli liberaret ;
« Quod suggestiones diabolicas per physicam dicit fieri in hominibus ;
« Quod nullum sit peccatum, nisi in consensu peccati et contemptu Dei ;
« Quod dicit concupiscentia et delectatione et ignorantia nullum peccatum committi, et hujusmodi non esse peccatum, sed naturam. » (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, tom. XV, pag. 577.)
6. ↑ *Histoire de la Suisse*, livre I, chap. XIV.
7. ↑ « Is quidem naturae non hebetis, plus tamen verborum profluvio quam sententiarum pondere copiosus. Singularitatis amator, novitatis cupidus : cujusmodi hominum ingenia ad fabricandas haereses schismatumque perturbationes sunt prona. Is à studiis à Galliâ in Italiam revertens, religiosum habitum, quò amplius decipere posset, induit omnia lacerans, omnia rodens, nemini parcens : clericorum ac episcoporum derogator,

monachorum persecutor, laicis tantùm adulans. Dicebat enim nec clericos proprietatem, nec episcopos regalia, nec monachos possessiones habentes aliquâ ratione salvari posse : cuncta haec principis esse, ab ejusque beneficentiâ in usum tantùm laicorum cedere oportere. » (De gestis Fred., lib. II, cap. XX.) - Jean de Muller, que nous avons déjà cité, dit aussi qu'Arnauld enseignait que le diable avait séduit le clergé par des richesses et par une gloire périssable, et qu'il se servait de la matière, en elle-même indifférente, pour détruire le règne de Dieu.

8. ↑ On peut lire la teneur de ce traité dans les savantes recherches de Sigonius, *De regno Italioe, lib. XIV.* (Édition de Milan, tom. II des Œuvres complètes, pag. 811-818.)
9. ↑ *Histoire de la Croisade contre les hérétiques albigeois*, écrite en vers provençaux par un poète contemporain, traduite et publiée par M. Fauriel, 1837.
10. ↑ *Geschichte der Hohenstaufen, von Raumer, IV Band, S. 261-265.*
11. ↑ *Voyez Bibliographie des Croisades, par Michaud, tom. II, pag, 350.*
12. ↑ *Geschichte der Hohenstaufen, III Band., S. 567-578.*